



@croches

BELGIQUE - BELGIE

P.P. - P.B.
1000 BRUXELLES/1
1/1746

Autorisation
Bureau de dépôt:
Bruxelles/1

Hors
série

TRIMESTRIEL
Printemps 2004

@croches est une publication du Conseil de la Musique de la Communauté française Wallonie-Bruxelles

@croches présente l'actualité musicale en Communauté française Wallonie Bruxelles



Conseil de la Musique

Numéro spécial Rock

LE ROCK EN COMMUNAUTÉ FRANÇAISE: état des lieux et perspectives

SOMMAIRE

- 2** Les institutions du Rock :
Court-Circuit et le Programme Rock
Le parcours circuit de Pierre Vreven
- 3** La maMA :
toutes les musiques actuelles se rassemblent
Petite chronologie des événements
- 4/5** L'ALARME : les artistes s'associent
Les avis de Loïc Bodson,
Sharko, Girls in Hawaii, Ghinzu
Un organisateur témoigne :
entretien avec Bernard Hemblenne
- 6** La FAMMA :
agents et managers ne la jouent plus en solo
L'avis d'un agent : Pierre Van Braekel
- 7** Jacques De Pierpont : la fin du «village gaulois»
Les Radios locales à l'heure du Rock

Pierre Burnotte (Smart) :
la Région wallonne a un rôle à jouer
- 8** Le point de vue de Flandre :
Thomas De Mot (Poppunt)

EDITO

Pourquoi un @croches spécial Rock? Il y a à cela plusieurs raisons convergentes. Tout d'abord, le rock fête en 2004 ses cinquante ans, puisque Mister Bill Haley et son fameux «Rock around the Clock» en ont signé l'acte de naissance officiel en 1954. Ensuite, le mouvement qui a conduit récemment le secteur rock en Communauté française à se fédérer ne pouvait nous laisser indifférents. Nous y consacrons de larges analyses et nous donnons la parole à un grand nombre d'acteurs de ce mouvement inédit et original. Enfin, et tout simplement, parce que le rock, en Communauté française comme ailleurs, constitue bien davantage qu'un simple genre musical parmi d'autres. Parti du «désert» évoqué dans notre historique, il s'est progressivement constitué en un véritable mouvement, conscient de son importance dans la société et des valeurs propres dont il est porteur.

Le rock est en effet indissociable des grands mouvements sociétaux qui ont bouleversé, depuis le milieu des années 50, les acquis, les modes de pensée, les conformismes et les tabous qui enserraient une société jugée trop «corsetée» par une large partie de la jeunesse. Car le rock est avant tout lié à la montée en puissance de la jeunesse sur les scènes sociale, économique et politique. Dans les années 60, 70 et même au-delà, le public rock est majoritairement jeune, il a le cœur et l'esprit contestataires, et il acquiert en outre un pouvoir d'achat et une autonomie économique qui lui permettent d'acheter des disques et d'assister à de nombreux concerts et festivals.

Enfant du «Baby boom» d'après-guerre, le rock se constitue progressivement en une véritable contre-culture de masse. Cette contre-culture va d'ailleurs rapidement se manifester non seulement dans le domaine strictement musical, mais aussi dans des formes d'expression novatrices comme la bande dessinée adulte, le cinéma avant-gardiste (songeons par exemple aux

films de Kenneth Anger), les arts plastiques (à travers le Pop art d'Andy Warhol à Jackson Pollock), la mode et même la littérature qui elle aussi s'émanche des vieux schémas et se «déconstruit» joyeusement.

La Belgique et la Communauté française n'échappent pas à ce mouvement général. Le rock y est d'abord expérimental et souffre initialement du manque de structures de soutien adéquates. Puis, à partir des années 90, les initiatives d'encadrement se mettent à foisonner: c'est la naissance du Programme rock et de l'association Court-Circuit, qui joueront un rôle de soutien et d'encadrement décisifs. Parallèlement, on assiste aussi à une professionnalisation croissante des groupes et des personnes qui les entourent: agents, labels, maisons de production. On observe également une montée en puissance de la qualité des productions «made in C.F. de Belgique», à travers les succès croissants remportés par des groupes comme Girls in Hawaii, Ghinzu ou Sharko. Sur fond de crise économique et du manque de moyens endémique dévolus à la culture, le foisonnement joyeusement contestataire des années 60-70 a fait place à une «rock attitude» plus teintée de réalisme et de pragmatisme. Aujourd'hui, les ambitions des groupes se sont recentrées sur la qualité artistique et la volonté de vivre de sa passion. La contre-culture des origines a gagné en maturité et est devenue une culture adulte, consciente de son potentiel créateur et de son importance socio-économique.

Nous vous invitons donc à vous plonger dans ce numéro hors-série entièrement consacré à la planète rock en Communauté française, et à en découvrir la petite et la grande histoire, à travers une série de témoignages inédits.

Georges Dumortier
Secrétaire général

Les institutions du Rock : Court-Circuit et Le Programme Rock

Les balbutiements

Le rock a 50 ans ! 1954 est l'année de sortie du célèbre morceau «Rock around the Clock» de l'Américain Bill Haley. Bruxelles et la Wallonie semblent avoir été hermétiques à l'énergie créatrice du rock pendant quelques décennies. Peu de groupes ont effectivement joué d'une renommée internationale et nationale, même si on peut énumérer des exemples légendaires, plus proches de la variété que du rock tels Les Cousins, les frères Klang, Téléx ou le pantomime Plastic Bertrand.

Jusqu'au début des années '90, on retient peu de noms et les initiatives sont rares. Avant la fin des années '80, c'était le désert, nous dit Pierre Adam, l'initiateur du Programme Rock. «Il n'y avait pas de rock en Wallonie, nous dit Pierre Adam. C'est mon sentiment. Il y a eu quelques festivals, comme la guitare d'or de Ciney, au milieu des années '60, avec des artistes internationaux en tête d'affiche. C'était le seul festival rock qui existait en Wallonie. Plus tard, il y a eu un festival à Jemelle. Des groupes comme Ange et Slade s'y sont produits. C'était sur un terrain de football qui pouvait accueillir un millier de personnes. Puis, il y a eu un festival à Saint-Gérard. Ces festivals n'ont pas été au-delà de deux éditions. Il n'y avait pas de subventions et au moindre problème, tout était foutu... Dans les années '80, au niveau des groupes, il y avait Front 242, les Scabs, Burning plates et Ablazze, le groupe de Jo Lemaire. Il y avait un festival à Framelot-Couvin. Le plus ancien festival, le Verdur Rock est apparu à cette époque. C'était un petit concours pas bien brillant qui avait lieu place Saint-Aubin, à Namur.»

Les choses se précisent en 1986 quand Philippe Cornet, dans un article intitulé «Le Public rock à Bruxelles et en Wallonie», recense une centaine de concerts de groupes belges - toutes localités confondues¹. La même année Thierry Coljon² définissait Pierre Raspat comme étant celui qui «synthétise parfaitement les qualités du rocker à la wallonne: musique mélodieuse, paroles en français et personnalité publique comme privée étalée sans nombrilisme ni outrance vestimentaire. Seuls douze groupes rock étaient définis comme étant «la pointe d'un iceberg» parmi les 127 groupes repris dans le Guide de la Musique, la même année³ (Rock This Town en relevait 158). Dans ces 12 groupes on retrouvait: à, GRUMH, Dole, Faits divers, Front 242, les Gangsters d'Amour, In the Ginza, Kid Montana, Klaus Klang, Polyphonic Size, Rank'z Heroes, The Revenge, Where is China?

Au sujet de cette époque, Pierre Vreven évoque la vague new wave, les débuts de La Muerte et l'émergence d'une série de groupes punk avec René Binamé, Noise Gates et Vlot Voor Uit. «Au début, il y avait peu de qualité, peu d'originalité et donc peu de choix. On parle beaucoup de dEUS mais, avant, il y avait des groupes comme Minimal Compact et Tuxedommon qui, même s'ils n'étaient pas complètement belges, ont montré que des groupes de rock intègres pouvaient s'exporter.»

Aujourd'hui, on ne compte plus le nombre de nouveaux groupes qui émergent chaque année. Des nouvelles démos sont envoyées chaque jour. 20.000 compilations «Sacrés Belges» sont écoulées, sans compter le nombre d'albums de groupes belges produits par des labels aussi nombreux qu'efficaces. Au niveau scénique, le nombre de concerts de groupes belges francophones explose. Le public s'y déplace en masse. Sharko, Ghinzu et Girls in Hawaii ont rempli l'AB. Mud Flow s'y produit deux fois en quelques mois. Il n'est plus rare de voir des groupes de la Communauté française s'exporter à l'étranger et... en Flandre: Hollywood Porn Stars, Superlux et bien d'autres ne sont que les noms le plus souvent cités.

A côté de ça, deux nouvelles institutions contribuent à donner aux rocks ses lettres de noblesse: Court-Circuit et Le Programme Rock.

Le dédic Court-Circuit

«Quand je suis arrivé à la Communauté française, nous raconte Pierre Adam, j'ai rencontré Patrick Printz et je lui ai demandé ce qu'il faisait pour le rock et il m'a répondu qu'il avait notamment sorti une compilation et organisé un événement au centre Belge de Beaubourg. Sur la compilation, il y avait Jo Lemaire, Pierre Raspat et Didier Odiou. Je lui ai expliqué que le rock, ce n'était pas que ça. C'était Noise Gate, les Binamé, les Slugs, Priba 2000, Breathe of Life».

En 1992, Pierre Adam, nouveau responsable du secteur des musiques non-classiques au service de la diffusion de la Communauté française, fonde les prémices de ce qui deviendra Court-Circuit. Il s'entoure de plusieurs personnes actives dans le secteur rock. L'idée était de trouver une personne impliquée dans le rock par province pour pouvoir organiser des tournées de groupes, explique-t-il. Il prend contact avec Pierre Vreven, qui était animateur à la Maison des Jeunes «La Vitamine Z» de Wavre, Jean-Pierre Pison, de Losange Fondation à Arlon, Jean-Pierre Houet, du Foyer culturel d'Engis et Philippe Kauffman, qui était stagiaire à la Maison de la Culture de Namur.

Pierre Vreven raconte l'histoire des débuts: «L'idée était de développer un circuit, une petite fédération d'organisateur. On parlait de nos problèmes liés à la SABAM et du cachet des artis-

tes. On proposait six à huit dates communes à deux artistes, un qui était plus ou moins connu et un autre qui était une découverte, en faisant une promotion unique à tous ces concerts. Les affiches et les flyers étaient payés par la CGER. On a commencé sous le nom de Ciney Festival, qui était le nom de l'organisation de Pierre Adam».

Au début, ils négocient auprès d'Art et Vie pour organiser les tournées. Les groupes étaient Noise Gate, The Breathe of Life, Klaus Klang et René Binamé et les Roues de Secours. Ils rencontrent tous les gens du secteur, parmi lesquels les fondateurs du label Bang!... Pierre Adam se souvient du premier concert de dEUS: «A part les gens de chez Bang, on trouvait tous ça très mauvais. On était au bar et on leur disait: «arrêtez les gars, vous allez perdre votre culotte!»

La grande réussite de Court-circuit est d'avoir rassemblé tous les acteurs du milieu rock et de les avoir mis autour d'une table pour réfléchir ensemble: «On a fait connaissance, on a sympathisé, ce qui a arrangé énormément de choses au niveau des contacts. C'est plus facile de parler à quelqu'un que tu connais qu'à quelqu'un que tu découvres.»

Les missions de Court-Circuit

L'asbl Court-Circuit, née en 1993, rassemblait au départ divers organisateurs de Wallonie et de Bruxelles désireux de défendre le milieu rock en Belgique. A travers ce rassemblement, Court-Circuit met rapidement sur pied un centre d'information et de promotion reconnu comme un outil indispensable, comme un service d'aide public, garant du bon développement du milieu rock en Communauté française.

En 1996, l'asbl signe un contrat-programme avec le Ministère de la Culture de la Communauté française. Ce contrat a été renouvelé en 2001. Il énonce les missions que Court-Circuit s'est fixé: mission d'information assurée par une banque de données, un site internet et la disponibilité des permanents pour répondre aux questions ponctuelles; mission de formation, afin d'aider les musiciens et leur entourage à professionnaliser leur travail (formation à l'organisation, au management, etc); mission de promotion (notamment via le Concours Circuit et la réalisation de compilations).

www.court-circuit.be

Le dédic qui a donné à Court-Circuit les missions qu'on lui connaît aujourd'hui est venu de Pierre Vreven. Patrick Printz lui a proposé de suivre le marché international et c'est ainsi qu'il a découvert les institutions de promotion qui existaient en France, en Italie, en Espagne et en Allemagne. Il s'en inspire et dresse un dossier avec Philippe Kauffman. Il arrête ses activités à la Maison des Jeunes «chez Zelle», de Louvain-la-Neuve, où il travaillait depuis deux ans. C'était en 1995. Il défend son dossier auprès de Jean-Philippe Van Aelbroeck, responsable des musiques au Cabinet du ministre Charles Piqué. Le dossier passe grâce au soutien de Pierre Adam et les premières subventions arrivent. Le Conseil d'administration en reste bouche bée. Le rock a enfin son relais institutionnel.

A cette époque, Court-circuit n'organise pas encore de concours. Ses missions sont l'information, la formation et la promotion. Ils éditent, entre autres, des compilations intitulées «Rock en Stock», qui étaient le résultat des tournées organisées lors de la première vie de Court-circuit. Avec les subventions, Pierre Vreven devient employé à Court-Circuit: «Je voulais vraiment créer ce genre d'emploi et cet outil. Au début, on avait des tas d'envies mais on n'avait pas vraiment les moyens. On a proposé des tas de missions qu'on n'a pas pu assumer totalement. Je le regrette. Si on ne trouve pas un moyen de doubler notre budget, on va être coincé parce qu'on aura des difficultés à répondre à la demande.»

Pierre quittera Court-circuit pour travailler aux Halles de Schaerbeek avec Philippe Kauffman, où il installera pour une courte période le bureau de Court-circuit. Il revient en février 2001. Après quelques déménagements, Court-circuit est installée depuis début 2002 à la Maison des Musiques. Fin 2003, un nouveau conseil d'administration est nommé. Jerry Vandeveld en devient le président.

La création du Programme Rock

«Lors de la première édition de Dour, se souvient Pierre Adam, il y avait 400 personnes, sous la pluie. C'était d'un triste. C'était l'époque des premières aides aux festivals non-classiques. A cette époque, l'idée était de prendre en charge les déficits pour leur permettre de continuer. C'est ce qu'on a fait avec Dour mais aussi avec le Verdur Rock et l'Entrepôt.»

Le Programme Rock s'est créé en 1997. Son but: aider financièrement les organisateurs et les artistes à faire des concerts. Pierre Adam se souvient: «J'étais passionné de rock et il n'y avait rien en Communauté française en rock proprement dit. Il y avait les aides Arts et Vie pour les tournées en Wallonie et Wallonie-Bruxelles Musiques aidait les artistes à l'exportation. Mais en diffusion rock, rien n'était prévu pour injecter des fonds à bon escient».

Au départ, tous les groupes pouvaient bénéficier d'une aide, une intervention Arts et Vie forfaitaire qui était de 15000,-Bef, soit 370 €. Aider tous les groupes, avec le budget dont le Programme Rock disposait, était impossible. Pierre Adam a réuni Pierre Van Braekel, Pierre Vreven, Christophe Weytens, Fabrice Lamproye et quelques musiciens pour fixer des critères. Ensemble, ils décident d'octroyer des aides aux artistes qui sortent un album et qui sont encadrés par une structure. «C'est plus facile pour monter des tournées et injecter de l'argent dans des projets d'artistes qui sont soutenus et encadrés». Ce système permet un investissement à plus long terme et de travailler avec un artiste qui sera accompagné. A plus long terme, ce système peut permettre également de viser l'international avec Wallonie-Bruxelles Musiques. Le Programme Rock intervient dans le cadre des tournées et dans l'aide à la promotion, en fonction des sorties d'album. Ainsi, il peut intervenir pour des frais relatifs à la réalisation d'affiches. L'intervention n'est pas énorme mais utile: «Pour une sortie d'album avec une vraie promotion, explique Pierre Adam, il faudrait un million de francs. Nous pouvons offrir l'équivalent de 100.000,-Bef.»

Pour bénéficier d'une aide, les artistes doivent être signés sur un label, avoir un encadrement et sortir un album. L'aide octroyée est négociée avec les représentants de l'artiste (labels, agents...). C'est dans ce cadre de promotion qu'a été monté l'opération «Sacrés Belges». «C'était intéressant parce que ça concernait tous les labels de la Communauté française. Pour une fois, tout le monde s'est mis ensemble pour monter un projet et quand on voit l'impact médiatique et l'éclairage que ça a donné pour le rock et nos artistes, ça valait la peine.»

Le Programme Rock n'est pas tenu par une commission. Il essaye de respecter une déontologie et de le faire le plus honnêtement possible. Le problème du programme rock est le problème de toutes formes de subventions. Certains en bénéficient et d'autres pas. Pierre Adam explique les choix: «Si il n'y a pas de support sonore, ça ne sert à rien. C'est vraiment disperser de l'argent. On va les aider à faire dix concerts dans des petites salles où il n'y aura peut-être pas de public et des mauvaises conditions. Je me souviens que Hank Harry était venu me demander, il y a deux ou trois ans, pour être reconnu. Je lui ai dit que c'était trop tôt, qu'il devait d'abord faire son album, qu'il se trouve un agent et une structure. Après, on allait pouvoir l'aider. Je crois qu'il est la preuve que ça a été bien réfléchi. Si on l'avait aidé plus tôt ça n'aurait pas eu d'impact et médiatiquement ça n'aurait touché personne. Maintenant, il a pu faire son clip et a été vu un peu partout.»

Au départ, les organismes reconnus par Art et Vie sont les Maisons des Jeunes, les Centres culturels et les organismes d'éducation permanente. En rock, de nombreuses asbl indépendantes non reconnues investissent les lieux et organisent leurs propres concerts sans l'aide de ces organismes. La spécificité du Programme Rock est de soutenir ce mouvement alternatif selon les critères qui permettent de le reconnaître.

Au-delà de ces critères objectifs, la question de savoir jusqu'où on peut aider les artistes se pose: «On est arrivé à un niveau charnière. Il existe des groupes qui se situent à un niveau intermédiaire. Ils ne sont pas assez importants pour vivre de leur musique mais ils ont un niveau trop élevé pour jouer pour des petits cachets. Je viens de faire un petit calcul. Après chaque concert, les musiciens de certains groupes gagnent chacun dix euros. Et je parle de groupes qui ont une bonne notoriété! Quand on décompte les frais de techniciens, de transports, de lumières, le backliner, la camionnette, le matériel, les cordes, les baguettes, la smart, il ne leur reste plus rien!»

Les artistes ne vivent pas toujours pas de leur musique. Pourtant la qualité augmente considérablement et il reste un travail de longue haleine à fournir. Quelque chose est amorcé (mais il faut qu'une nouvelle génération suive! Quand on voit la Boutik rock cette année, il n'y a ni Showstar, ni Mud Flow, ni Ghinzu mais il y a un potentiel de nouveaux groupes. Lors de la première Boutik Rock, on a programmé des artistes étrangers en tête d'affiche pour amener du monde. Et il y avait Mud Flow, Ghinzu, Sharko et Jeronimo. Depuis, je pense que tout le monde a bien travaillé mais on est maintenant tombé dans le creux et on doit refaire le même travail avec une génération qui arrive. On n'a plus intérêt à faire jouer Ghinzu ou Showstar à la Boutik Rock!»

1. Philippe Cornet, «le public rock en Wallonie et à Bruxelles», janvier 1987, sources Rock this Town janvier-décembre, 1986.
2. Thierry Coljon, «les groupes rock en Wallonie et à Bruxelles», 1986.
3. Idem

Le parcours circuit de Pierre Vreven : du management à la création des fédérations

Coordinateur et co-fondateur de Court-Circuit, Pierre Vreven est également un des initiateurs de la création des fédérations dans le secteur des musiques. A la fois agent (il a travaillé avec Daniel Hélin, Dimitri, Arolde et bien d'autres) et organisateur de concerts (avec le Boogie Town Festival, entre autres), il prend une part active dans plusieurs d'entre elles, dont la FAMMA et la COMA. Portrait d'un «agent-organisateur».

@ : Pourquoi avoir créé quatre fédérations ?

PV : Toutes les fédérations ont été créées à la Maison des Musiques quelques jours après l'AG de Court-Circuit du 3 février 2004. Il a été décidé que quatre fédérations allaient se créer: une pour le pôle spectacle, réunissant les organisateurs; une autre pour les maisons de disques, production et labels (la seule qui se constitue en asbl); une troisième pour les artistes et une dernière qui fédérerait les agents et managers. Idéalement, il faudrait une cinquième avec tout le pôle technique. Quelque chose de proche existe en partie à travers l'ASTRAC mais elle ne touche que les centres culturels et pas la technique dans le sens général. A côté de ça, il y a de plus en plus de free-lance, de techniciens qui s'occupent des lumières, de roadies et de régisseurs plateau. Pour être reconnue par la Communauté française, cette fédération doit être constituée en asbl. Dans le dernier décret des arts de la scène, la maMA, qui fédère les quatre fédérations, doit être une asbl pour pouvoir employer quelqu'un à plein temps. De plus, elle doit représenter 30% du terrain, ce qui est très difficile à juger, je ne sais pas quels sont leurs critères, les contextes et leurs arguments. Il faut que la Communauté française investisse. Ce serait bien d'avoir quelqu'un à temps plein pour gérer les fédérations, mais quel luxe!

@ : Quand tu travailles avec un artiste, es-tu plutôt agent ou manager ?

PV : J'ai plutôt été manager mais c'est impossible d'en vivre. Donc on devient vite agent. Idéalement un manager devrait se payer autrement: gérer un artiste et lui trouver un agent, un label, un tourneur, favoriser les contacts en général, son image, tout ce qui tourne autour de l'artiste, ses droits.

@ : Comment es-tu devenu manager ?

PV : C'est le pur hasard. J'étais essentiellement organisateur. Je travaillais dans une maison de jeunes et c'était une façon de faire découvrir aux jeunes une autre dimension culturelle par le biais de la musique afin qu'ils deviennent responsables et acteurs. J'ai été au-delà en devenant professionnel à la suite d'une rencontre avec Frédéric Maréchal. Il organisait des concerts dans un cadre universitaire dans le but de valoriser une culture au sein de l'université. Nous avons commencé à organiser des concerts de manière plus professionnelle, notamment au

niveau des maisons de jeunes en créant notre structure indépendante et en organisant toutes sortes de concerts à Louvain-la-Neuve. La plupart étaient essentiellement rock mais il y avait aussi du blues, de la musique du monde, du jazz, de la chanson. Depuis, nous avons créé un festival. Grâce à ces organisations, je me suis retrouvé de plus en plus présent sur le terrain. Puis, des professionnels se sont intéressés à moi et je suis devenu programmeur aux Halles de Schaerbeek. J'ai quitté les Halles après deux ans parce que, d'une part, je ne m'y plaisais plus et, d'autre part, je ne leur convenais plus. J'étais trop social et pas assez pointu. C'est à ce moment que j'ai connu une période creuse. Daniel Hélin est venu vers moi. Il faisait partie de ces artistes émergents des maisons de jeunes où j'avais travaillé. Il avait entièrement confiance en moi et il s'est confié totalement à moi. Comme j'avais le temps, je me suis occupé de développer plusieurs artistes. C'est un peu par hasard mais toujours avec une idée de partage. J'ai trouvé un artiste qui me passionnait, développait des émotions et qui avait beaucoup d'intérêt. A un moment, je me suis dit que j'allais y mettre du temps, en sachant dès le début que je n'allais pas en vivre. J'ai très vite essayé de trouver un travail à mi-temps. Je suis revenu à Court-Circuit en étant dans le Conseil d'administration. J'ai pu être (à nouveau) employé parce que des gens portaient et j'ai pu m'y retrouver avec un petit fond d'argent quasiment similaire à des allocations de chômage. J'ai profité de ma première année de chômage où j'avais le maximum et, ensuite, je me suis fait engager par Court-Circuit. J'ai travaillé avec des artistes comme Dimitri, Odiou, Ghalia Benali, Arolde, Avril, les Dassin's Brothers. Quand tu rentres dans un système et que ça marche, tu as l'impression d'être sur des skis. Avec Daniel Hélin, j'ai d'abord été demandeur mais par la suite, j'étais tellement sollicité que je devais freiner. J'ai pris plaisir à découvrir ce nouveau métier. Pourtant je m'amuse mieux en tant qu'organisateur. Puis Court-Circuit fait partie de mon caractère. Donc, j'avais besoin de comprendre comment ça marche de l'autre côté. J'ai besoin d'avoir différentes expériences et de les partager, comme je le fais maintenant. Aujourd'hui, j'avoue que j'ai été partiellement dégoûté. Ce n'est pas lié au métier lui-même mais au manque de reconnaissance des artistes pour le travail des agents. Les artistes ne comprennent pas et ne voient pas ce que ça représente. Mais une fois qu'on disparaît, ils s'en rendent compte.

@ : Aujourd'hui, tu ne t'occupes plus que d'un seul artiste. Pourtant tu as développé la carrière de beaucoup d'artistes...

PV : Ces artistes ne bougent plus depuis que je ne m'occupe plus d'eux. Il y a ceux que je viens de citer mais aussi d'autres, comme Urban West et The Grandpiano. Je travaillais déjà avec Serge, le chanteur, à l'époque de son premier groupe Mushroom et avec Juniper Boots. A la même époque, Pierre Van Braekel et Philippe Decoster sont devenus agents grâce à leur groupe Little Egypt. Ils se sont d'abord vendus en tant qu'artistes. J'ai toujours eu des groupes depuis 1982 mais «comme ça». J'étais souvent le cinquième ou le sixième membre du

groupe. J'avais les deux jeux à ce moment-là mais je ne vendais pas les groupes dans lesquels j'étais. Quelqu'un d'autre s'en occupait et le faisait très bien. Depuis le début, j'ai l'envie de partager en moi. Tout ce que je fais encore aujourd'hui, c'est avec cette fibre sociale. La deuxième chose, c'est de partager une passion. J'ai toujours été dans la musique et j'ai toujours eu une fibre pour la musique. Mais mon plaisir d'écouter de la musique est au-delà de ce type de musique. Maintenant, j'ai besoin d'un truc de plus en plus difficile à écouter. Plus c'est compliqué, plus ça m'attire. Mais j'ai aussi le plaisir de voir de jeunes artistes développer leurs musiques. La musique est un des arts qui me touchent le plus aujourd'hui.

@ : Quelles pourraient être les bases d'un statut pour les agents et les managers ?

PV : Les managers n'ont pas de statut aujourd'hui et les agents non plus. Il existe une loi pour défendre le secteur de la prostitution. Aujourd'hui, un agent qui vend un artiste est légalement assimilé à un «mac». Il gère des relations entre humains. Pour se faire, il doit avoir une licence. En Flandre, elle est gratuite. En Wallonie et à Bruxelles, elle est payante. Ils doivent déposer une caution de 2500 € pour obtenir un numéro de licence. Il y a donc un travail à faire. Il faut trouver une formule où on peut avoir un rôle d'agent sans que ce soit payant. Je propose qu'on assimile les agents et leurs artistes à des compagnies de théâtre et de danse et que les agences deviennent des compagnies. Ils recevront de l'argent pour leur fonctionnement quotidien et administratif et pour pouvoir en vivre. Evidemment, il faut rendre un dossier et rencontrer un certain nombre de critères mais on pourrait avoir ce type de statut. Le gros problème de la Communauté française par rapport à cela, c'est qu'il y a le théâtre, la danse et la musique classique. Pour la musique non classique, il y a deux ou trois petites choses. Elle ne représente rien et je comprends parce que, à l'époque, il y avait très peu d'initiatives de la part des groupes pour se structurer. Il n'y avait pas l'éducation musicale. Aujourd'hui, c'est un loisir qui peut aboutir. En Irlande, en Angleterre et dans les Pays de l'Est, cet intérêt pour la musique a toujours été présent: tout le monde chante, tout le monde a une éducation musicale dans les écoles. Mais chez nous, tout ça est très récent. La Communauté française ne s'y est pas encore adaptée. Mais elle s'ouvre notamment avec le jazz, dans les conservatoires et toute la musique populaire de variété qui prend sa place dans les académies. On pourrait imaginer que les agents aient deux ou trois artistes, avec un contrat programme pendant trois ans. Pour le moment, ceux qui survivent ont d'autres activités sur le côté: producteurs, attachés de presse, colleurs d'affiches... D'autres, comme les employés de Nada, ont trouvé un autre type de formule: ils sont ACS pour la commune de Saint-Gilles où ils sont payés partiellement. Ils ont tous quelque chose à côté, c'est pour ça qu'il faut les rendre plus indépendants. Ils seraient tous plus performants.



maMA : Toutes les musiques actuelles se rassemblent

Toutes les musiques non-classiques parlent sur le même ton : rock, pop, métal, hardcore, hip hop, reggae, musiques électroniques, chanson française, blues, jazz, world music... sont dorénavant désignées sous l'appellation commune de **Musique Actuelle**. Tous les professionnels actifs dans ce secteur se sont fédérés sous le nom de la **maMA**.

La maMA : un regroupement de personnes actives

La maMA, "ma Musique Actuelle" regroupe quatre fédérations des musiques actuelles :
- **ALARME** : Association Libre des Artistes par la Reconnaissance des Musiques Actuelles et Emergentes - secteur des musiques actuelles
- **COMA** : Collectif des organisateurs - secteur des musiques actuelles
- **FAMMA** : Fédération des agents et managers - secteur des musiques actuelles
- **CACTUS** : Fédération des producteurs, labels, éditeurs et distributeurs indépendants - secteur des musiques actuelles.

La maMA s'est créée pour permettre au secteur des musiques actuelles de faire face au sous-financement structurel et de faire entendre ses revendications. Effectivement, on constate que, depuis quelques années, les aides octroyées, notamment le Programme Rock (voir page précédente) ont permis à une nouvelle génération d'artistes d'être reconnue chez nous et de s'exporter, ce qui a permis au secteur des musiques actuelles d'être pourvoyeur d'emplois et de devenir vecteur de développement économique.

A l'origine du mouvement : une volonté de maintenir un budget décroissant

Les musiques non-classiques reçoivent moins de 7% du budget alloué aux musiques classiques. Suite à une décision de l'ex-Ministre des Arts et Lettres Daniel Ducarme d'importantes restrictions budgétaires ont diminué certains budgets de 50 à 75%. Le nouveau Ministre Olivier Chastel a partiellement dégagé un budget pour le «service de la diffusion» (Art & Vie, Programme Rock) et porte le montant pour 2004 à 90% de la situation connue en 2003, soit 200.000 €.

Le secteur se dit inquiet du système d'attribution par la tutelle des aides trop souvent régie, à leurs yeux, par des critères subjectifs et par le désir de favoriser certains événements plus importants aux yeux des ministres. Cette diminution de budget est problématique, tant pour les artistes et les professionnels que pour le public, puisque le nombre de concerts risque de diminuer. Concrètement, c'est donc toute la dynamique organisée autour des sorties d'albums, des concerts et des festivals qui risque être brisée.

Au-delà des craintes : les revendications très concrètes de la maMA

Une véritable reconnaissance par les décideurs politiques de l'importance de la contribution des musiques actuelles à l'enrichissement culturel, éducatif, social et économique.

La revalorisation générale du secteur des musiques actuelles via l'instauration d'une politique culturelle cohérente.

Le refinancement de tout le secteur des musiques actuelles. Une augmentation conséquente est vitale à la survie du secteur pour améliorer et augmenter :

- l'aide à la création notamment par des résidences, l'aide aux productions...
- l'aide à l'encadrement et l'accompagnement des artistes notamment par l'aide au développement d'agences
- l'aide à la diffusion notamment par l'aménagement ou création de lieux permanents adéquats
- l'aide à la promotion notamment par des clips vidéo
- l'aide à l'exportation notamment par des tournées, coproductions, accords de coopération, promotion...

Si l'enveloppe attribuée au secteur des musiques actuelles est fermée, nous sollicitons que soient revues les clés de répartition entre secteurs. Pour rappel, les musiques actuelles représentent 7% du budget global octroyé à l'ensemble des musiques.

Une répartition de l'ensemble des subsides des musiques actuelles objective et transparente par la commission. Cette commission représentera équitablement les différents métiers du secteur. Elle prendra toute décision en toute connaissance de tous les facteurs culturels et budgétaires de l'ensemble du secteur.

Le regroupement sous l'autorité d'un seul ministre et sous une seule tutelle de l'ensemble des moyens et des compétences du secteur artistique, culturel et audiovisuel. Ce poste ne sera cumulé avec aucun autre.

- Le paiement des aides octroyées dans des délais courts qui respectent les réalités de la création : les retards de paiement ne doivent plus être une entrave au développement des arts émergents.
- Une vérification de l'application des quotas imposés aux médias communautaires afin d'assurer un relais efficace de la création en Communauté française.



Petite chronologie des événements qui ont provoqué la mutation du milieu rock

Le mardi 3 février

A l'occasion de l'AG de l'asbl Court-Circuit, les acteurs du milieu décident de réagir et font part de leurs inquiétudes à la presse.

Le mercredi 4 février

La Libre titre «le rock belge en émoi»

Le secteur du rock belge francophone se mobilise : artistes, organisateurs de concerts, labels, agents... se sont réunis mardi en fin de soirée au Théâtre de Namur, afin de décider d'éventuelles actions de protestation. En cause : la diminution des budgets alloués au rock, à la suite d'une redistribution des aides au sein du secteur des musiques non-classiques décidées dans le cadre du budget 2004 par le Ministre des Arts et des Lettres Daniel Ducarme, par contre favorable à des gros événements comme les Francofolies. Le budget prévu est réduit de trois quart : il passe de 200.000 € (budget 2003) à 50.000 €.

(Sophie Lebrun, «La Libre Belgique», le 4 février 2004).

Le jeudi 5 février

Le mouvement continue «Rock, jazz et world montent le son»

Le secteur «non-classique» s'organise pour protester contre le manque de moyens et de reconnaissance. Le manque de moyens n'est que le symptôme du manque de reconnaissance de ces musiques «non classiques», commente la journaliste - ainsi que les pouvoirs publics s'obstinent à les définir négativement. Les artistes prennent la parole : «C'est une crédibilité, du respect, que nous devons récupérer, dit le chanteur de Yel, Jean-Christophe Van Achter. Nous aussi, nous attirons beaucoup de monde, nous sommes porteurs de culture, des artistes à part entière. Et pas les «fumeurs de joints» auxquels certains nous réduisent». Les artistes francophones cumulent d'ailleurs les soucis, fait remarquer Loïc Bodson, chanteur de Flexa Lyndo : statut de l'artiste, problèmes de droits d'auteur - «On impose un précompte sur les droits d'auteur... comme si on vivait tous de notre musique ! - manque de salles... D'autres dénoncent la «politisation des budgets des festivals».

(Sophie Lebrun et C. Pt. «La Libre Belgique», le 5 février 2004)

Le site <http://ducarme.tuxfilter.org> est mis en ligne. Une pétition demandant, entre autres, un refinancement du secteur recevra plus de 8000 signatures de soutien.

Le même jour, Quentin Dujardin publie une carte blanche dans La Libre

Il dénonce les conditions d'octroi des subventions en relatant son expérience de demande d'une aide pour l'enregistrement de son disque. Après avoir introduit à la mi 2003, un dossier pour obtenir des aides à la production discographique pour un montant de 3602,44 euros qui aurait pu lui permettre plus d'aisance pour la création, plus d'heures en studio, plus de possibilités de soigner le mixage, d'ajouter des instrumentations ou de faire venir des musiciens supplémentaires pour parvenir au bout de ses idées... En guise de réponse il s'entend dire qu'il est trop tard, que tous les budgets sont bouclés et que les dossiers ne sont plus examinés.

Xavier Diskeuve, dans «Vers l'Avenir» annonce «la mort des petits concerts»

Après avoir annoncé qu'il y avait trop de festivals, le ministre Ducarme fait le ménage

dans le rock. L'auteur annonce que le Programme Rock va fondre de 75% et passer de 200.000 € à 50.000 € et publie les chiffres relatifs aux subventions des festivals, commençant par les quatre manifestations apparaissant «les plus solidement dotées» : le festival Cap-Sud à Mons, qui reçoit 100000 €, les concerts gratuits de Flobecq qui reçoivent la même somme, les Francofolies de Spa qui passent de 2 à 300 000 € et le festival «Euritmix» à Bruxelles qui reçoit environ 150 000 €. Il passe ensuite en revue les enveloppes attribuées à d'autres festivals : le festival de Nandrin, qui reçoit 10 000 €, le festival de Dour qui, depuis 16 ans s'est forgé une réputation européenne est maintenu à 25.000 €, le festival de World Music Esperanzah à Floreffe, fort de 3 éditions, n'en reçoit que 4000.

(Xavier Diskeuve, «Vers l'Avenir», le 5 février 2004)

Le vendredi 6 février

«La musique renforcée ou délaissée ?»

Désireux de mettre fin au saupoudrage des subventions et de renforcer l'aide à ce qu'il appelle des pôles d'excellence, le ministre a augmenté les subventions de quelques structures de diffusion comme les Francofolies de Spa, le 140 à Bruxelles, etc. Le tout au départ d'une enveloppe budgétaire très limitée (100000 €) mais qui n'a pas été diminuée.

(Jean-Marie Wynants, «Le Soir», le 6 février)

Les Inrocks relayent l'info et invitent les lecteurs à découvrir la pétition sur internet. Les Francofolies lancent leur propre pétition !

Les Francofolies «soutiennent» le mouvement en proposant aussi un refinancement du secteur.

Le samedi 7 février

Le Soir titre «Le blues du rock francophone» et revient sur la problématique du statut de l'artiste en général

Le secteur des musiques non classiques montre les dents. En cause une diminution budgétaire. Réunion avec toutes les parties le 16 février... Si le budget global des musiques non classiques, précise-t-on chez le ministre Ducarme, a augmenté de 11,82% de 2000 à 2004, le rock reste le parent pauvre par rapport à d'autres disciplines. Et ce malgré l'augmentation des quotas de diffusion à la RTBF, à AB3 ou MCM, générant une redistribution des droits d'auteurs via la Sabam, etc. Ce débat sensible s'inscrit dans une réflexion plus générale sur le statut de l'artiste en Communauté française et sur les droits d'auteur. (Philippe Manche, «Le Soir», le 7 février 2004)

Le mercredi 11 février

Le dialogue très attendu par la musique non classique aura-t-il lieu ?

Le Soir relate l'étonnement de certains parlementaires à propos du flou des décisions prises ces derniers mois et de la disproportion des montants alloués aux uns et aux autres. On cite ainsi le cas d'un groupe ayant obtenu près de 20000 euros pour un premier disque... malgré l'avis négatif de la commission consultative. Un dossier rentré à l'époque où Richard Miller était ministre des Arts et des Lettres, et finalisé sous Daniel Ducarme. A titre de comparaison, Sharko a reçu 4000 euros. (Jean-Marie Wynants, «Le Soir», le 11 février 2004)

Le jeudi 12 février

Coup de Théâtre : Ducarme démissionne

Ducarme démissionne suite à la parution d'un article faisant état de ses problèmes avec le fisc...

Le rock belge reconnu chez lui

L'Ancienne Belgique fait le plein avec Ghinzu, Sharko et Girls in Hawaii. Près de 2000 personnes se sont rassemblées pour les applaudir.

La rédaction d'une charte

En fin d'après-midi, les responsables du milieu se rassemblent et décident de créer des fédérations, représentant respectivement les pôles «scènes», «disques» et «artistes».

Le vendredi 13 février

Arrivée d'Olivier Chastel : «Le secteur musical reste vigilant»

Le rendez-vous du 12 ayant été annulé pour cause de démission du ministre, les représentants du milieu du rock belge francophone (des membres de Yel et des sociétés Musicolor, Bang !, Court-Circuit, Nada et Smart ont décidé de poursuivre le débat pour une meilleure protection légale et financière des artistes. Une solution est évoquée pour le successeur de Daniel Ducarme : «Le montant alloué par la Loterie Nationale, pour le seul secteur des arts et lettres, est de 1.600.000 euros. Il reste bien sûr quelques contrats-programmes qui ont encore une subvention de la Loterie inscrite dans leur convention, mais cela ne mange pas la totalité de la somme mise à disposition du ministre des Arts et Lettres - qui peut compter par ailleurs sur 40.000 euros pour la Médiathèque et 211.000 euros pour le cinéma, venant toujours de la Loterie Nationale. S'il ne restait même que la moitié de la somme dévolue au seul secteur des Arts et Lettres, soit 80.000 euros, cela suffirait largement pour combler la diminution de «Art et vie» (150.000 euros), celle des musiques non classiques (70.000 euros), et même... refinancer le secteur, si le successeur de Daniel Ducarme en a la volonté». (Philippe Manche et Jean-Marie Wynants, «Le Soir», le 13 février)

Sur internet, la phrase «Daniel Ducarme n'aime pas le rock'n'roll» devient la question «Olivier Chastel aime-t-il le rock'n'roll». <http://ducarme.tuxfilter.org> devient <http://chastel.tuxfilter.org>

Le vendredi 20 février

Le ministre Chastel s'est engagé à donner plus de subsides : Gain de cause pour la musique non classique ?

Nord Eclair annonce que le ministre s'est engagé à leur octroyer une enveloppe budgétaire de 159.000 €. L'argent débloqué provient essentiellement de l'enveloppe octroyée par la Loterie Nationale et d'une reventilation des budgets surévalués des autres secteurs. Cependant les représentants du secteur estiment que 310.000 € est un budget minimum indispensable dans ce domaine. Et pour l'instant seuls 40.000 € vont être débloqués pour les aides ponctuelles. (Sibylle Dekeyser in Nord Eclair, le 20 février 2004)

Alarme: les artistes s'associent

Depuis la fin du mois de février, les artistes se sont constitués en Fédération. Tout d'abord active sous le nom de FABFA (Fédération des Artistes Belges Francophones en Musiques Actuelles), puis sous le nom de ALARME (Association Libre des Artistes pour la Reconnaissance des Musiques Actuelles et émergentes), cette association regroupe tous les artistes actifs dans le secteur des musiques actuelles, sans distinction de genre et de niveau.

Si les artistes se sont fédérés, c'est tout d'abord pour défendre une véritable politique culturelle porteuse d'une vision globale englobant les aspects économiques, sociaux et formatifs de l'activité. Leur objectif est de professionnaliser les artistes en favorisant le développement de structures d'organisation de spectacles et de diffusion des œuvres. Pour Jean-Christophe Van Achter, chanteur de Yel et initiateur du projet, un travail de professionnalisation et de reconnaissance s'impose : « Actuellement, l'artiste qui fait du rock ou du jazz est chômeur. Il doit pointer quand il ne se produit pas sur scène. C'est problématique notamment quand il doit se produire à l'étranger. Les jours où le musicien a des concerts, il noircit sa case et n'a pas d'indemnité de chômage. On a donc intérêt à développer un maximum de possibilités de concerts. Mais pour ça, l'artiste doit travailler et s'investir à temps plein dans sa musique. Il faudrait prévoir un statut particulier qui consisterait en une période d'un an ou deux, pendant laquelle les artistes semi-professionnels en développement pourraient se consacrer à leur musique sans devoir vivre comme des chômeurs. Ce statut serait à envisager comme une aide au développement, une sorte de tremplin ».

Les missions d'aide que se sont fixées la fédération passent aussi par la mise à disposition d'informations et de conseils tant à destination des professionnels que des amateurs. Alarme a ainsi pour projet la mise à disposition de formulaires, des listes de contacts (bookers, salles, fiches technique...) et travaillera en étroite collaboration avec les organisateurs afin d'optimiser la qualité des concerts. Jean-Christophe Van Achter nous explique la nécessité de cette collaboration : « Si les conditions techniques et l'organisation sont mauvaises, ça dessert tout le monde : l'artiste professionnel ne pourra pas se produire dans les meilleures conditions et l'organisateur risque de devoir se contenter de groupes amateurs. Le public se dit qu'il n'y a rien de tel que des groupes étrangers avec un vrai spectacle, un son et des lights impeccables. Il faut que les groupes belges se produisent dans des conditions équivalentes à celles des groupes étrangers. C'est comme ça que le public reviendra ».

À côté de ces initiatives à destination des personnes actives dans le secteur musical, Alarme sollicitera également le public à travers les médias et veillera au maintien des émissions, en radio ou en télévision pour stimuler la production. L'association se constituera en groupe de pression et de concertation à l'égard des pouvoirs publics et d'autres organisations professionnelles afin de pouvoir défendre en toute liberté et indépendance le point de vue de la profession.

Jean-Christophe Van Achter insiste sur le fait que « beaucoup de travail doit être fait vers la politique et vers le public. C'est lui qui va concrétiser notre action. L'important, c'est de lui faire comprendre que l'artiste ne vit pas mais survit. Ce ne sont certainement pas les ventes de disque qui lui permettent de vivre. Il y a les concerts et les droits d'auteur qui permettent d'amortir les frais mais, contrairement à ce que beaucoup pensent, rien ne permet le star system en Belgique ».

Concrètement, en ce qui concerne l'action politique, les fédérations professionnelles ont obtenu qu'un budget soit dégagé pour le « service de la diffusion » (Art & Vie, Programme Rock), portant le montant pour 2004 à 80% de la situation connue en 2003. Le montant 2003 étant déjà insuffisant, les Fédérations continuent de revendiquer des solutions pour les 20% restants.

Si le Ministre a déjà fait un geste significatif pour la diffusion artistique, aucune solution n'est pour le moment apportée quant au refinancement du « service musique » (contrats programmes, festivals, structures diverses), contrats récurrents et contrats ponctuels (production de disques, aide promotionnelle...) pour lequel un budget de 310.000 euros est absolument nécessaire. Le Ministre a actuellement pu dégager 40.000 euros pour ce poste. Sur la totalité des revendications, on peut estimer que environ 40% ont trouvé écho auprès du Ministre.

Pour tous renseignements quant aux actions et pour l'inscription en tant que membre, consultez le site : www.alarme-alarme.be

Loïc Bodson (Flexa Lyndo): «Il faut revaloriser les artistes rock»

Groupe originaire de Namur, Flexa Lyndo s'est progressivement construit un parcours des plus prometteurs. Les « petits poucets » de la scène rock francophone sont devenus grands et prêts à conquérir d'autres horizons. Leur leader, Loïc Bodson est également très engagé dans le mouvement qui s'est dessiné récemment. Selon lui, il faut repenser la place du rock francophone et ne pas négliger les incidences socio-économiques de ce secteur.

@croches: Quelles sont, d'après toi, les principales difficultés auxquelles se heurtent les artistes et les groupes rock en Communauté française ?

Loïc Bodson: Il est assez difficile de répondre en général. On a lancé cette fédération des musiques actuelles, qui regroupe le folk, le jazz, la chanson française et je me suis rendu compte que les réalités vécues étaient fort différentes. Il y a pourtant des constantes : notamment, l'équipement dans les salles et le fait qu'il y ait de moins en moins de salles de concert qui sont équipées. Quand on voit le nombre de clubs qui existent en Flandre et en France, on se dit du côté francophone, il n'y a plus grand chose !

@: Comment expliques-tu cet état de fait ?

L.B.: Il y a deux choses. Le Programme Rock aide directement les groupes en garantissant à l'organisateur une intervention dans le prix du cachet. C'est vraiment très bien, mais a contrario, l'équipement en salles n'a pas fait l'objet des préoccupations prioritaires de la C.F. En tant que Namurois, j'ai vécu les problèmes du Grand Manège où on a interdit les concerts. Donc, il y a pénurie de salles.

@: Quelles sont les étapes de votre action ?

L.B.: La fédération d'artistes va rédiger un cahier de revendications. L'idée générale est de dire qu'il ne suffit pas de donner plus d'argent aux artistes en négligeant tous les intervenants qui les encadrent, c'est-à-dire les organisateurs, les labels, les radios associatives, etc.

@: Quelle est l'évolution actuelle du mouvement ?

L.B.: Pour moi, le principal pas en avant, c'est la création des fédérations qui a servi d'électrochoc. Le fait que les subsides aient été «écrasés» il y a quelques semaines, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Cela a été un fort incitant pour passer à l'étape ultérieure et pour se fédérer. On essaie à présent d'asseoir cette fédération d'artistes et de la faire connaître. On est conscient du fait qu'il y a d'autres secteurs culturels en demande de refinancement, qu'il y a aussi l'enseignement, et que la Communauté française ne peut faire face à toutes ces demandes. Mais le but de cette fédération, c'est aussi de prendre du recul : il n'y a pas que la problématique de la Communauté française et de la subvention. Il y a aussi les problèmes liés au statut de l'artiste et au statut fiscal, qui sont des questions fédérales. L'objectif n'est donc pas de dire simplement «on veut plus d'argent pour le rock», mais plutôt d'avoir un regard aussi large que possible et se concerter avec le maximum de personnes pour construire des mécanismes intelligents.

@: Quelles sont les principales mesures que le secteur rock attend du monde politique ?

L.B.: On a fait une distinction entre les revendications à court terme et à long terme. Lorsque les budgets ont été coupés, cela signifiait que toute une série de concerts et d'organisations n'avaient plus droit à un franc. Sur le plan de la prévisibilité, c'était catastrophique, puisqu'un organisateur monte un festival et programme des concerts longtemps à l'avance et quand son programme est bien fixé, on lui dit qu'il n'a plus droit à aucune aide ! En outre, les artistes et les labels ont en général de grosses difficultés financières. Personne ne vit vraiment de ce métier en Communauté française. La revendication à court terme était donc de rétablir cette enveloppe pour que les festivals et les concerts puissent se dérouler dans des conditions normales. De ce point de vue, on peut avancer jusqu'en juillet août. Parmi les revendications à long terme, l'objectif est d'attirer l'attention du politique et du grand public sur les difficultés à vivre de ce métier.

@: Que faire pour «conscientiser» davantage les politiques et les citoyens par rapport à ces difficultés ?

L.B.: Les gens sont très souvent choqués quand je leur dis que je ne gagne pas ma vie avec ce métier et que je dois faire d'autres choses que la musique. Ils s'imaginent que parce qu'on passe à la radio ou à la télévision, tout va bien pour nous ! Le problème général qui est posé est celui de la (re)valorisation générale des artistes en Communauté française. Il faut que les gens sachent que la majorité des artistes sont des passionnés qui continuent même dans des conditions extrêmes. Or, nous contribuons par partie à l'image de la Communauté française, y compris à l'étranger. On perd aussi parfois de vue que ce secteur génère des retombées économiques positives et de l'emploi, notamment via les festivals qui réanniment des régions entières.

@: Quelles est ta position face au statut de l'artiste ? Doit-il évoluer et, si oui, dans quelle direction ?

L.B.: C'est un débat fort technique. Le statut actuel doit être réévalué en mai prochain. Il faut qu'on soit un interlocuteur privilégié au moment de la réévaluation de cette loi. Un des gros problèmes est que le statut actuel est parcellaire et bénéficie concrètement à peu d'artistes. Tout artiste est censé être soit

employé soit indépendant. Or, la plupart du temps, les artistes ne sont ni employés, ni indépendants ! On se débrouille dans les marges du système. La difficulté provient aussi du fait que chaque catégorie d'artistes a sa réalité spécifique. Les comédiens par exemple trouvent plus facilement des engagements pour une saison ou pour une période plus longue que les artistes interprètes. Dans l'administration, peu de gens savent ce qu'est la réalité d'un artiste. Le statut actuel ne prend pas suffisamment en compte la réalité du vécu artistique.

@: Quels sont, selon toi, les éléments marquants de l'évolution du secteur rock ces dix dernières années ?

L.B.: Je constate que les groupes ont une longévité plus grande qu'auparavant et font plus facilement des concerts. C'est un petit miracle, vu que les budgets rock ont démarré de fort bas et sont toujours assez bas. Un autre changement important est l'apparition de labels indépendants en tant que structures durables. Avant, on avait uniquement des bureaux belges de labels étrangers ou des labels éphémères liés à un disque. C'est dû à l'accroissement du niveau qualitatif de bon nombre de groupes en Communauté française. Beaucoup de groupes sont désormais capables d'aborder la scène avec des préoccupations réellement professionnelles. Il y a une émulation positive qui est importante.

@: Beaucoup d'observateurs évoquent ce renouveau de la scène rock en Communauté française. Penses-tu qu'il s'agisse d'une évolution durable ?

L.B.: Depuis deux ou trois ans, on constate effectivement un intérêt grandissant du public pour les groupes issus de la Communauté française. Mais il faut accompagner ce mouvement parce qu'on est un petit territoire. On se rend trop peu compte des incidences économiques potentielles de ce secteur. Aux Etats-Unis, la culture est la deuxième industrie du pays. En Grande-Bretagne, il y a aussi un management très poussé. Il ne faut donc pas rater le coche, accompagner ce renouveau et assurer la stabilisation financière des artistes et des structures qui les entourent.

@: Que penses-tu des structures d'encadrement actuelles ? Sont-elles suffisantes ?

L.B.: Un des paradoxes du Programme Rock, c'est qu'on est bien payé quand on joue chez nous. Le jour où on doit faire 800km pour aller jouer à Grenoble, l'argent qui provient de la C.F. nous sert à tourner à l'étranger. Assez curieusement, ce programme est destiné à aider les groupes qui jouent en Communauté française et en fait, cela nous aide à payer les péages en France ! Ce n'est pas une critique des structures existantes, mais je pense qu'il faut aussi nourrir le travail des personnes qui sont en charge avec nos expériences concrètes. D'où l'utilité d'une fédération qui relaie ces expériences. L'apport de Wallonie Bruxelles Musiques est également intéressant, notamment en termes de promotion. C'est important que le public sache que les groupes de chez eux s'exportent également. Court-Circuit sert de lien entre plusieurs secteurs et son apport est également important. La Boutik Rock a également pris un bel essor.

@: On oppose parfois le rock et le classique, notamment en termes de moyens budgétaires. Quelle est ton opinion à ce sujet ?

L.B.: D'abord, on a fait une fédération des Musiques actuelles, parce qu'on a voulu éradiquer cette appellation de musique non classique, irritante en ce qu'elle suggère une définition « par défaut ». Le secteur classique a réussi un travail de lobbying qui a produit ses effets. C'est à notre tour d'effectuer ce travail. Je n'ai absolument rien contre le classique et je sais que la musique classique a une image plus prestigieuse que les musiques actuelles. On n'a pas l'équivalent du Concours Reine Elisabeth. On ne revendique pas le même montant que celui du classique, mais on voudrait simplement conscientiser les responsables sur le fait que le rock et les musiques actuelles contribuent également à l'image de la Communauté française à l'étranger. Sachez aussi que cela draine du monde.

@ Il faut redorer le «blason» des musiques actuelles en Communauté française ?

L.B.: Exactement. Le jazz et le hip-hop ont également une image assez obscure, alors qu'il y a des tas de talents extraordinaires. Cela mérite une attention aussi importante que celle qui est traditionnellement dévolue au classique...

@: Y a-t-il suffisamment de relais médiatiques pour le rock en Communauté française ?

L.B.: La situation est assez particulière en Belgique. En outre, il y a la barrière de la langue. Il n'y a qu'une ou deux radios. On est distribué en France. La concurrence y est plus forte et leurs interlocuteurs radios très nombreux. En Belgique, il y a Radio 21 et si elle n'accroche pas, le groupe ne peut se faire entendre. Les radios associatives peinent à s'imposer, parce que le plan de fréquence n'est toujours pas adopté.

@: Ces choses ne sont-elles pas en train de changer quand on voit par exemple des concerts qui font plus que le plein à l'AB récemment ?

L.B.: Je ne suis pas sociologue, mais je constate effectivement que le niveau de qualité augmente. Les journalistes commencent à «pousser» des groupes locaux plus facilement qu'auparavant. Il y a un label de qualité «Communauté française» qui est petit à petit en train de s'instaurer dans le domaine des musiques actuelles. Il faut à tout prix maintenir cette qualité et les échanges constants entre les fournisseurs de « matière première » que sont les artistes et les diffuseurs. www.flexalyndo.net

Sharko: «Tout ce qu'on fait doit être sorti au forceps»

Originaire d'Arlon, David Bartholomé, plus connu sous le nom de Sharko, demeure un chanteur-compositeur à la belgitude affirmée. Cet ex-lauréat du «Concours Circuit» en 1997 évolue depuis lors avec succès dans le paysage «pop rock» belge, français et anglais. Six mois après la sortie de «Sharko III», son troisième album, l'artiste nous livre un mini bilan de sa carrière écoulée ainsi que sa vision du secteur de la musique «Pop rock» en Communauté française.

@croches: Trois albums en six ans, des concerts aux quatre coins de la Belgique, des tournées en France et en Angleterre... il s'est passé pas mal de choses dans ta vie artistique, depuis «Feuded» ton premier album en 1997. Quel regard portes-tu sur ces sept années écoulées ?

Sharko: Une espèce de lutte, et ça je ne m'y attendais pas du tout. Je pensais que ce serait plus simple. Il n'y a pas longtemps, je me faisais la réflexion que tout ce qu'on fait doit être sorti au «forceps». D'une manière ou d'une autre, il faut toujours aller le chercher très loin. Peut-être que j'idéalise la fonction ou alors que j'ai peur de voir la réalité en face, mais ce n'est vraiment pas simple de survivre dans ce milieu. Je pensais plutôt faire un grand travail qui, comme un arbre porterait ses fruits que l'on récolte par la suite. Je ne m'attendais pas du tout à me démener pour montrer et démontrer que l'arbre a des fruits. Je trouve ça usant, vraiment.

@: Mais tu continues le combat. Les récents événements liés aux diminutions de subsides accordés à la musique «pop rock» en Communauté française t'ont d'ailleurs amené à t'y impliquer...

S: Pas autant que certains. Mais il faut dire ce qui est : on n'a pas la même portée de voix que quelqu'un d'extrêmement populaire comme Adamo ou Axelle Red. Je n'ai rien contre ces deux artistes mais ils auront toujours plus d'écho que moi. C'est toutefois un rôle délicat. Car tu te prends vite des retours de bâton. Il faut donc aussi avoir de l'assurance, connaître son registre et sa place.

@: Récemment, Olivier Chastel (Ministre des Arts, des Lettres et de l'Audiovisuel) a réattribué 75% de l'ensemble des subsides qui avaient été retirés par Daniel Ducarme. Au final, quel regard portes-tu sur toute cette affaire ?

S: On ajoute de l'eau tiède pour qu'elle ne soit pas froide. Mais au bout d'un moment on se rend

compte que l'eau tiède vire vers le froid. Je crois qu'à la veille des élections, c'était un acte avant tout politique. Il est toutefois très intéressant qu'un sauveur, jeune de surcroît, vienne comme ça, et dise qu'il nous comprend. Mais on verra après les élections.

@: Beaucoup d'acteurs du secteur de la musique «pop rock» belge considèrent que l'image de ce style musical n'est pas encore assez bien perçue auprès de nos hommes politiques. Est-ce une question de mauvaise foi ou de maladresse selon toi ?

S: Selon moi, c'est plus de la maladresse. Car un homme politique efficace, c'est un mec qui a vraiment un thermomètre à la place des doigts. Il sait à peu près sentir les mouvements de température qui se passent autour de lui et ne se laisse pas adoucir par sa situation sociale. Je crois qu'un type qui est tout le temps sur le terrain sera toujours plus ou fait de l'actualité que quelqu'un qui reste tout le temps dans son ministère en écoutant la radio et en se disant que notre chanson française se porte bien.

@: Revenons à ta carrière musicale. Pendant tes concerts, tu prends un réel plaisir à développer un vrai jeu de scène, en lâchant des ballons dans le public par exemple. Cette démarche scénique t'est venue naturellement ou c'est plutôt quelque chose de réfléchi ?

S: Il y a plusieurs types «d'artistes». Certains grimpent sur scène et nourrissent le public d'un tel charme que les gens n'ont besoin de rien d'autre que de sa présence. Et puis il y a les autres qui ont vraiment besoin de développer un jeu scénique parce qu'ils n'ont peut-être pas de poids suffisant ou qu'ils font un complexe. De notre côté, tout reste encore à faire. C'est la raison pour laquelle on a tendance à faire appel à des éléments hyper simples comme des ballons, une chaussure ou encore une reprise glissée subrepticement au beau milieu d'une chanson. Maintenant, imagine que j'aillie à l'Eurovision, que je gagne, que j'aie un énorme succès et que je passe à la télé régulièrement. Ce jour là, tu n'auras vraiment pas besoin des ballons pour en retirer du plaisir. Tu auras juste le plaisir du contexte. Ce ne sera plus le personnage qui nourrira le public mais l'inverse. Et là c'est impressionnant de voir à quel point le public peut gonfler un artiste.

@: Si tu devais donner un adjectif à «Sharko III», ton dernier album, lequel choisirais-tu ?

S: Ambitieux, car on a pris des risques. Et j'ai l'impression que ces risques sont assumés. Que ça

marche ou que ça ne marche pas, tant pis ou tant mieux. Mais au moins, on n'a pas essayé de modifier les morceaux qui amenaient plus de danger. Ça me rassure et ça me touche en même temps.

@: Quels échos as-tu eu dans la presse de «Sharko III» ?

S: C'est difficile à dire. Au niveau de la presse en Belgique, à part Jérôme Colin dans Télémonde, on a eu peu de gens qui se sont réellement mouillés en encensant l'album. C'est le seul à l'avoir fait avec force.

@: Peut-être que les autres critiques n'ont pas aimé cet album...

S: C'est fort possible... mais on n'a même pas eu de «vraie» mauvaise critique.

@: C'est utile d'être malmené par la critique ?

S: Evidemment ! Cela te permet de tempérer la force et la radicalité d'un langage. On a vu un truc très rigolo récemment. Un journaliste a détesté le récent concert qu'on a donné à l'Ancienne Belgique avec Ghinzu et Girls in Hawaii. On a mis son article sur notre site. Qu'est-ce que ça fait du bien d'avoir un type qui dit franchement ce qu'il pense ! En tout cas ça a amené de l'énergie. Parce que suite à cette publication, des gens ont réagi sur mon site en disant que c'était faux. D'autres ont répondu, contre argumenté... et là on voit un foisonnement d'idées qui est touchant. Au moins, il y a un débat.

@: Quels sont tes projets musicaux pour les prochains mois, tu as un nouvel album en vue ?

S: On est en train de préparer une grosse tournée en France et en Angleterre ainsi que des festivals pour cet été en Belgique. «Sharko III» va sortir au mois d'avril en Angleterre et en France. J'attends de voir les réactions de ces pays pour y voir plus clair. Au-delà de ça, j'ai envie d'aller encore plus loin dans la diversité de ma musique et de mon prochain album. J'aimerais bien avoir le courage de demander à trois Hard Rockeurs bourrus d'enregistrer un morceau «Hard Trash Métal». J'aimerais aussi parvenir à composer une chanson empreinte à la fois de force et de radicalité. Si cette composition doit tenir en un accord, avec un mot - prout par exemple - je veux essayer d'y arriver même si c'est pendant trois minutes.

Sharko sera le 20 juin à Saint-Gilles dans le cadre de la Fête de la Musique.

www.sharko.be



© Marcel Thelen

L'irrésistible ascension des Girls in Hawaii

C'est l'une des grandes révélations de ces derniers mois dans le domaine pop/rock. Après « From Here to There », un album fort remarqué, et remarquable, ils s'apprentent à conquérir Werchter en juillet 2004, pour enchaîner ensuite sur une tournée au Japon... « Ils », ce sont bien sûr les six de Girls in Hawaii. Rencontre avec le leader du groupe, Antoine Wielemans.

@croches : En très peu de temps, les Girls in Hawaii sont devenus l'un des groupes phares en Communauté française. Comment vivez-vous cette ascension fulgurante ?
Antoine Wielemans : On ne s'y attendait pas du tout ! On n'est pas passé par les étapes traditionnelles, c'est-à-dire, d'abord quelques concerts, puis une progression lente, etc. On a été très vite au top, en partie par chance et en partie parce qu'on a été bien entouré par Pierre Van Braekel qui nous a offert à la fois un label costaud et un management très efficace. On est assez mal placés pour se plaindre, puisqu'on a eu énormément de choses positives qui nous sont arrivées très rapidement.

@ : Le secteur rock s'est constitué tout récemment en fédérations, avec notamment une fédération d'artistes (« Alarme », Association libre des artistes pour la reconnaissance des musiques actuelles et émergentes). Comment Girls in Hawaii compte-t-il s'inscrire et agir au sein de cette fédération ?

A.W. : On a découvert ces problèmes suite aux décisions du Ministre Ducarme, qui aura au moins contribué à sensibiliser le secteur sur les problèmes existants. On a découvert qu'il y avait des aides parfois curieusement réparties, qu'il y avait des problèmes de financement. Le grand public a aussi découvert que les musiques rock étaient défavorisées par rapport à d'autres secteurs culturels. La création des fédérations était latente depuis tout un temps. En tant que groupe relativement neuf, on a dû encore apprendre pas mal de choses, notamment sur le fonctionnement du secteur. Quelqu'un comme Loïc Bodson, de Flexa Lyndo a vécu depuis 10 ans tout le parcours du groupe qui doit lutter pour percer et il accumulé une expérience que nous n'avons pas. Ceci dit, on est conscient qu'il y a des tas de choses à améliorer, notamment en ce qui concerne l'équipement des salles, la diffusion, etc. La constitution des fédérations ne peut donc être qu'une étape très positive dans cet ensemble de revendications.

@ : D'après toi, quels sont les éléments qui manquent le plus au secteur rock actuellement ?

A.W. : Il y a d'abord le problème du statut et de la reconnaissance. Le statut de l'artiste actuel est un statut déguisé, qui est de plus très difficile à obtenir pour les musiciens. Le plus dur pour un groupe comme Girls in Hawaii, c'est de se retrouver neuf fois sur dix dans des lieux de

concerts où les conditions de son sont catastrophiques. Ce qui manque, c'est un circuit de bonnes salles, qui soient financées et équipées et qui permettent de jouer dans de bonnes conditions.

@ : Vous êtes à l'affiche de Werchter en juillet prochain. Comment abordes-tu ce rendez-vous mythique ?

A.W. : C'était la nouvelle la plus hallucinante qu'on ait eue. On imaginait déjà mal tout ce qui nous est arrivé de positif. Mais jouer à Werchter, c'est encore un cran au-dessus ! On était persuadés qu'on n'aurait jamais placé là-bas. Le paradoxe, c'est que Werchter n'est pas vraiment le festival que je préfère. Au niveau de la programmation et de l'esprit, il y a beaucoup de festivals qui sont plus intéressants en Belgique. C'est avant tout une méga vitrine publicitaire où tout ce qui passe sur MTV ou dans le top 50 se retrouve. Ceci dit, je constate que l'affiche de cette année laisse incontestablement la place à des groupes moins médiatisés et donne leur chance à ceux qui seront peut-être les grands de demain.

@ : Quels sont les festivals que tu plébiscites à titre personnel ?

A.W. : J'adore le festival de Dour. La seule chose qu'on peut regretter, c'est que les installations sonores ne sont pas toujours optimales. A Werchter ou au Pukkelpop, il y a peut-être plus de professionnalisme, mais ce n'est pas du tout le même esprit. Les choses y sont nettement plus formatées, moins spontanées.

@ Est-ce que tu estimes qu'on fait suffisamment pour aider les groupes francophones à s'exporter ?

A.W. : Pour notre manager, c'est une volonté claire depuis le départ. Pierre (Van Braekel) sait fort bien qu'il faut passer par là pour pérenniser un succès. Vendre 5000 disques en Wallonie, c'est déjà énorme, et en même temps, cela permet de peine de rembourser les frais d'un petit album. En France, il y a par exemple une grande estime pour le rock belge francophone. A la limite, on n'est plus prisé en France qu'en Belgique ! Ils ont l'impression que tout ce qui se fait d'intéressant vient de chez nous... Au niveau du soutien public, on a eu quelques financements du CGRI pour l'une ou l'autre tournée à l'étranger, mais cela reste tout de même assez marginal.

@ : Comment perçois-tu les médias audiovisuels et leur couverture des musiques actuelles ?

A.W. : Je constate par exemple qu'il y a vraiment un effort de la part de Bel RTL qui s'intéresse davantage à de petits groupes émergents. Les choses sont en train d'évoluer positivement. La RTBF est elle aussi très attentive à ce qui se passe. On est énormément passés à Radio 21.

Par exemple, on est très connu dans le nord de la France, et ce grâce essentiellement à Radio 21. On a eu des tas d'interviews et on a vraiment pas à se plaindre du traitement médiatique.

@ : Girls in Hawaii est également à l'affiche de la Fête de la Musique 2004. Quel regard portes-tu sur ce rendez-vous,

A.W. : J'aborde vraiment cela de façon très positive, d'une part parce que c'est un événement gratuit, abordable pour tous. D'autre part, c'est aussi une forme de reconnaissance de la part du Conseil de la Musique. Cette intervention très médiatisée, au cœur de Bruxelles, c'est vraiment très positif pour nous. Ce que j'apprécie particulièrement, c'est la diversité des affiches de la Fête de la Musique, avec des pointures internationales, mais aussi des groupes belges.

@ : Quels sont tes projets immédiats : tournées, CD ?

A.W. : Il y a beaucoup de tournées en préparation, notamment en France avec le Festival des Vieilles Charrues et aussi au Japon. Le dernier album sort en Allemagne, en Italie, au Japon. Cela ne nous laisse en fait pas beaucoup de temps pour composer, même si on aimerait s'y remettre. Cela nous ouvre les portes vers beaucoup de marchés et je me rends compte que cela devient tout juste possible pour nous d'en vivre, alors qu'on a pas mal de dates de concerts et des cachets qui commencent à être intéressants. J'imagine d'autant mieux la difficulté pour les groupes qui ont moins de chance que nous.

@ : Quels conseils pourrais-tu donner à des jeunes qui souhaiteraient réussir dans le domaine pop rock ?

A.W. : Le principal, c'est de suivre son instinct et de faire vraiment la musique qu'on a envie, sans nécessairement projeter des choses mirifiques. Nous, on a eu l'avantage de faire ce qu'on a fait pour s'amuser et on n'imaginait pas une seconde qu'on jouerait un jour au Botanique ou à Werchter. Une fois qu'on a senti que cela pouvait marcher, on a aussi eu la chance de rencontrer le label 62TV Records. En Belgique, il existe tout un circuit de petits labels indépendants qui vivent ou survivent. Je conseillerais donc de ne pas chercher à tout prix à être signé par une « major », ce qui mène souvent sur une voie de garage. Prendre un plus petit label est souvent bien plus intéressant stratégiquement parce que tu travailles avec des passionnés qui vont respecter ton autonomie artistique et qui vont y travailler beaucoup plus et sur un plus long terme. www.girlsinhawaii.be

Girls In Hawaii sera le 19 juin sur la place des Palais à Bruxelles dans le cadre de la Fête de la Musique



John (Ghinzu) : « Le bon rock est celui qui peut changer la vie »

Sans conteste à la une de l'actualité musicale de la Communauté française, Ghinzu s'est imposé avec son dernier album « Blow » comme une figure emblématique du rock en Communauté française. Avant tout une bande copains, une équipe qui a su miser sur une production professionnelle et qui en récolte les fruits. Rencontre avec le déjanté chanteur John Stargasm.

@-croches : Suite à la sortie du deuxième album, on constate que Ghinzu devient une des figures les plus emblématiques du rock en Communauté française. Comment expliques-tu cela ?

John : On peut effectivement parler de « micro-phénomène ». C'est vrai que ça marche bien pour nous. Ça fait longtemps qu'on fait de la musique et je n'arrive pas toujours à expliquer ce qui se passe. Il y a des groupes, comme Girls in Hawaii, qui n'étaient pas connus il y a un an et qui, aujourd'hui, ont atteint un certain niveau de notoriété. Nous avons vécu le même phénomène sur le premier album. On a vite beaucoup parlé de nous. C'est peut-être parce qu'on s'inscrit dans une démarche où on essaye de viser haut en terme de production et de qualité générale de groupe. Le fait qu'on ait décidé d'investir notre temps et de l'énergie pour être à un meilleur niveau que ce qui se faisait à ce moment-là, c'est-à-dire s'entourer d'une équipe pour le live, prendre beaucoup de temps pour l'album, nous a certainement beaucoup aidé.

@ : Une chose qui différencie Ghinzu de beaucoup d'autres groupes est la prestation scénique. D'où cela vient-il ?

John : Je crois que chaque membre du groupe a bien intégré la culture du live. Les maîtres en ce domaine sont les Anglais et les Américains. Nous avons envisagé de faire du live comme eux, en proposant un vrai show. C'est dans cette démarche qu'on a eu envie de pousser nos prestations au-delà du simple fait de jouer.

@ : Tu compares le succès de Ghinzu à celui de Girls in Hawaii. Avec Sharko, vous avez partagé l'affiche le 12 février à l'AB pour un sold out historique. Te sens-tu proche de ces deux groupes ?

John : Quand on va jouer en Angleterre, ce qui nous rattache, c'est le fait d'être bruxellois ou belge. Au niveau des démarches artistiques. Ce sont des univers très différents. L'univers de Girls in Hawaii, c'est plus doux et plus mélancolique. L'univers de Sharko est plus théâtral. On ne se sent pas particulièrement proche au niveau musical. Ils sont sympas. On s'entend bien et c'est super de jouer avec eux. Par contre, ce qui est intéressant, c'est que des gens de l'étranger trouvent qu'il y a une similitude dans le son entre Ghinzu, Girls in Hawaii et Sharko.

@ : A ce propos, on a souvent parlé d'une identité du rock belge. Es-tu d'accord avec cette idée ?

John : Je suis d'accord à partir du moment où des gens le remarquent et le soulignent mais

nous sommes trop dedans pour le dire. En tout cas, si ça existe, ce n'est pas quelque chose de prémédité. Ce n'est pas tant lié au fait d'être belge qu'au fait d'essayer de faire des gros sons avec du petit matériel. Cette démarche fait qu'on est obligé de faire avec ce qu'on a et le son sonne d'une certaine manière.

@ : Le premier album était comparé à une suite logique de ce que deus avait fait, alors que le deuxième se tourne vers des sonorités et des harmonies plus vastes. On a l'impression que les chansons sont plus mûres, plus travaillées, plus personnelles. Quelle est ta vision de ce disque par rapport à ce que tu as fait avant et par rapport à ce qui se fait en Belgique ?

John : Par rapport au premier album, la référence d'EUS était devenue un réflexe chez les journalistes ou par rapport à la radio. C'est vrai que d'EUS est un groupe belge qui a ouvert des portes et qui nous a donné envie de faire de la musique. Pourtant, on ne se sentait pas très proche de deus. On ne voulait pas que le deuxième album soit linéaire, comme les Strokes ou les Franz Ferdinand qui sont des groupes « à couleur unique ». Il y en a dans ce style qui sont excellents mais j'avais un peu la nostalgie de ce qui se faisait avant. On avait envie d'avoir une idée imparable dans l'album mais on voulait des morceaux avec différentes couleurs, différents les uns des autres. L'approche de ce deuxième album n'a pas du tout été la même. Il est plus pur, plus complexe. On est très content de cet album.

@ : Qu'est-ce qui t'inspire quand tu écris tes textes ?

John : Ce que j'aime bien avec le rock, c'est qu'il y a moyen de dire les choses simplement et directement. C'est très impulsif et c'est basé sur des émotions fortes. La musique elle-même veut dire pas mal de truc. Sans être redondant, on peut ajouter quelques mots qui se marient avec la musique. Pour moi, le bon rock, c'est celui qui te donne l'impression que tu peux changer la vie, qu'il y a des choses insoupçonnées en toi. Les paroles, ce sont des images, des univers autobiographiques. Elles sont très imagées dans cet album... C'est parler d'une histoire, d'une image, d'une scène, comme par exemple, une nana qui déboule dans un hôtel 5 étoiles à poil ; un type qui a décidé de faire l'amour à une fille jusqu'à ce qu'elle meurt ; une tête arrachée au-dessus d'un champs de bataille qui cherche un corps sans tête. C'est tout un univers. Un album est fort quand il y a une certaine crédibilité dans son univers, quand tout ce qui est dans l'album a un sens.

@ : Le 12 février, le secteur des musiques actuelles posait les bases de ce qui allait devenir la maMA, une fédération des personnes actives dans ce secteur. Te sens-tu concerné par cette actualité ?

John : Forcément, on doit se sentir concernés parce que nous avons bénéficié des tournées Art et Vie et on n'aurait pas pu tourner comme ça, en tout cas en Belgique sans ces subsides. Faire du rock, bien le faire et décider de dédier son temps professionnel à ça, c'est quasiment impossible en Belgique. Si on avait la ferveur des intermittents du spectacle en France, beaucoup de choses auraient changé. Il n'y a rien qui encourage vraiment les gens à faire de la musique, si

ce n'est par hobby et peut-être que de fil en aiguille, on se retrouve à faire de la musique sans spécialement avoir une formation pour le faire. Pour l'instant, ma frustration est que rien ne se passe pour les gens qui ont envie que ça se passe et qu'on est quand même limité pour réagir. Que Ducarme ait démissionné, c'est parce qu'il n'a pas payé ses impôts et non pas parce qu'il y avait une pétition de 8000 personnes qui lui disaient qu'un secteur était en danger. C'est ça qui fait que je me sens impuissant. Contrairement à des grandes villes comme Paris où Londres où il y a une classe bourgeoise et une classe d'artistes qui peuvent se répondre et être dans une sorte de dialogue, parce qu'il y a pas mal de moyen et pour l'une et pour l'autre, on est ici dominé par la classe bourgeoise. S'il devait y avoir une once de militantisme dans le rock, ce serait de dire : laisser la place à une autre classe que la bourgeoisie.

@ : Quels sont les projets de Ghinzu ?

John : On fait pour le moment avec Ghinzu ce qu'on a pas pu faire avec le premier album. On signe un gros contrat en France. Ce n'est pas compliqué de faire un contrat à l'étranger mais c'est très compliqué de faire un bon contrat. On est chez Atmosphérique, qui a des groupes comme Louise Attaque, Tahiti 80 et Louis Chédid, un super label qui bénéficie d'une des meilleures forces de vente de France. Pour parler froidement, je crois que Ghinzu doit absolument aller chercher une carrière internationale pour dépasser ce qu'il est en Belgique. Ghinzu a une super exposition en Wallonie. Il y a pas mal de médias qui nous supportent. Mais, on ne vend que ce qu'on vend maintenant, c'est-à-dire pas assez. En Flandre, il n'y a rien à faire. Une reconnaissance internationale est indispensable pour les Flamands. Malheureusement, la suite de Ghinzu doit être internationale. Un autre album sortira en France. Ce sera une version de celui-là avec un Artwork légèrement modifiée et un titre en plus. Il sortira en septembre. On va tourner avec Radical. On fait nos premiers essais internationaux aux Printemps de Bourges. Toute la presse sera conviée.

@ : Quels sont les plus mauvaises choses qu'on a pu dire sur Ghinzu ?

John : Il y a une phase qui est extrêmement personnelle et intime qui est la création des chansons. Après ça, il faut un peu se blinder et arrêter de se dire « c'est mon art ». Il faut être prêt et se dire : voilà ce que j'ai fait, maintenant je suis prêt à ce que vous le considériez comme un produit et je suis prêt à vous écouter sans émotions ou plus froidement. Honnêtement, on a eu de sublimes critiques sur cet album. Je ne m'attendais pas à en avoir autant parce que pour moi, j'avais le sentiment d'avoir bien fait le boulot. Pour le premier album, les critiques n'étaient pas unanimes, même plutôt sévères et tant mieux.

@ : ... et les meilleures choses ?

John : Je crois que ce sont des critiques de l'étranger qui nous disent qu'on n'a rien à envier à personne, qu'on a notre style et qu'on est mûrs pour exploser. C'est forcément ce que j'ai envie d'entendre puisque c'est notre ambition : grandir, faire de bons albums et s'imposer, sans vouloir être trop formel. www.ghinzu.com

Un organisateur témoin : Bernard Hemblenne récolte les Fruits de la Passion

Organisateur avec les « Fruits de la Passion », DJ, ex-animateur radio, ex-manager, ex-éditeur de zine, agent au sein d'Intersection, animateur-directeur du Centre culturel de Durbuy, Bernard Hemblenne, qui a également été un des premiers administrateurs de Court-Circuit, connaît bien le milieu du rock à travers ses multiples casquettes. Rencontre avec un touche-à-tout du rock.

@ : Depuis quand organises-tu des concerts ?

BH : J'ai commencé à organiser des concerts en 1987, avec le fanzine Ritual. J'ai bifurqué vers les organisations de concerts avec l'équipe du fanzine et comme ça me plaisait plus, j'ai développé cette activité. Vu qu'il n'était pas raisonnable de faire des concerts sans couverture juridique, on s'est donc constitué en asbl. C'est ainsi que « Les Fruits de la Passion » sont nés. Depuis, j'ai organisé quelques centaines de concerts et festivals ; depuis 7 ans, je travaille également avec le Centre culturel de Durbuy et Hard'Aisne Rock.

@ : Ce sont tes activités d'organisateur qui t'ont conduites à développer des activités d'agent ?

BH : Oui, le côté agent s'est développé par rapport à l'organisation des concerts. On a remarqué que les groupes qu'on faisait jouer avaient envie d'avoir d'autres dates de concert. Je l'ai d'abord fait par copinage et de façon vraiment amateur. Aujourd'hui, j'ai repris ces activités mais c'est un secteur qui s'est bien développé depuis. Il y a sept ans, j'étais associé avec Ahead Agency. Puis, j'ai travaillé à plein temps au centre culturel de Durbuy et j'ai laissé de côté tout ce qui était booking. Je n'avais plus le temps de m'en occuper comme avant. Depuis peu, j'ai repris quelques fonctions d'agent au sein d'Intersection, une structure déjà bien en place dans laquelle je me suis intégré. Mais si nous essayons de travailler en professionnels, on est loin de pouvoir en vivre !

@ : Tu t'occupes aussi de la compile « Startin'Pop ». Comment et pourquoi ?

BH : C'est aussi une histoire de copinage. Je connais fort bien Raphaël, initiateur de la compilation. Je lui ai proposé l'aide de mon asbl pour avoir un statut juridique et pouvoir promouvoir cette compile. J'ai proposé que mon asbl gère tout le côté administratif, les demandes de subsides et la comptabilité. Mon asbl a aussi donné un coup de main financier et au niveau des concerts, Intersection a pris le relais en faisant le booking des groupes les plus porteurs comme Virgil, A New Jazz Orchestra et Championship Manager. On essaye de trouver des concerts mais ce n'est pas toujours évident quand les groupes ne sont pas signés sur un label. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. C'est pour ça que nous organisons nos propres concerts ou des coproductions.

@ : Quand on est à la fois agent, manager et organisateur de concerts, quelles fédérations rejoins-tu ?

BH : Rien ne m'empêche d'être dans plusieurs fédérations. Je pense que mes diverses casquettes ne sont pas incompatibles. J'ai celle du centre culturel, avec laquelle je fais partie d'Asspropro qui est la fédération des programmeurs professionnels. Ma casquette « Fruits de la Passion » — Concert Promotion asbl, c'est de l'organisation et je fais donc partie de la COMA. Avec Intersection, je fais partie de la Famma, la fédération des agents. C'est clair que je ne peux pas être partout à la fois et je privilégie actuellement ma fonction d'organisateur. Dans l'avenir, c'est probablement la fonction d'agent qui va se développer. Mais j'essaie de bien séparer mes différentes casquettes.

@ : Qu'en est-il de la diffusion du rock dans les centres culturels ?

BH : C'est à ça (entre autres) que servait le programme rock. C'est une initiative de l'administration qui vise à promouvoir le rock et à être beaucoup plus souple dans les attributions

de subsides puisque les programmations rock au sens large se font moins longtemps à l'avance que les programmations de centres culturels et les associations qui organisent les concerts rock sont généralement différentes. Le programme rock a été fondé à l'initiative de Pierre Adam et de l'administration du service des musiques non classiques pour aider le milieu rock qui avait des demandes spécifiques et différentes des autres milieux comme le théâtre et la chanson. Du point de vue des centres culturels, chacun est indépendant par rapport à sa programmation. C'est vrai que certains regardent le rock de haut mais rares sont les centres culturels qui n'organisent jamais de concerts. Il y a toujours bien à un moment ou à un autre un concert rock ou une fête de la musique où il y a du rock, ou des musiques actuelles, comme on dit maintenant.

@ : Quels conseils donnerais-tu à des managers qui débutent ?

BH : Le manager est vraiment le représentant du groupe. Il essaye d'aider le groupe pour la bonne marche de sa carrière. Un agent est là juste pour l'aspect scénique. Un manager a rarement le temps de s'occuper de plusieurs groupes. Un agent y arrive. Est-ce que le mec qui aide ses copains à transporter les guitares et qui téléphone à gauche et à droite est un manager ? Je pense que oui, chacun à son niveau. Pour beaucoup, le fait d'être agent doit rester un hobby ou une activité complémentaire. Il faut avoir la foi, la passion, l'envie, l'esprit de sacrifice parce que celui qui veut faire ça au départ en se disant qu'il va gagner sa vie, il faudra qu'il revienne dans quelques années. Le secteur n'est pas encore assez professionnel. Les cachets qu'on négocie avec les organisateurs sont beaucoup trop petits pour pouvoir vivre de ce métier et l'ouverture vers l'étranger encore trop faible. Tout ce que je peux conseiller, c'est de faire un autre métier à côté qui puisse nourrir son homme. Sinon, il faut être passionné, faire ça pour aider parce qu'on aime bien, par copinage plutôt que pour l'argent. Et aussi être conscient des dépenses !

FAMMA : agents et managers ne la jouent plus en solo

Au moment où tout le secteur se fédère, les agents et managers font également part de leurs inquiétudes. Entre le pôle scène et le pôle artistes, ils sont un relais indispensable à la professionnalisation du secteur et pour la garantie de la qualité d'un concert. Pourtant, aucun statut ne prend en compte leurs particularités. Tout reste encore à faire. C'est une des tâches que se fixe la Famma, la Fédération des Agents et Managers en Musiques actuelles.

L'agent s'occupe du développement scénique de l'artiste. Le travail du manager s'étend à l'ensemble des activités d'un artiste. Les deux fonctions sont souvent très liées. Ainsi, les agents sont souvent amenés à « manager » des artistes et les managers doivent souvent se charger du booking de leurs artistes.

Qui sont ces agents et ces managers ? Vivent-ils de leurs activités ? Qu'est-ce qui les motive ? Qu'est-ce qui guide leurs choix ? Rencontrez avec quelques-uns d'entre eux.

Les agents n'ont pas de statut. Pour pouvoir survivre, ils doivent avoir une autre activité. Pour certains, c'est indispensable. Pour d'autres, c'est un choix. Par exemple, Marc Smeesters, de l'agence Intersection, travaille partiellement dans une banque : « Je rentre parfois d'un concert à deux ou trois heures du matin et le lendemain, je travaille à la banque ». Pour Eddy Rixhon, de Baby Boom, il n'est même pas envisageable de gagner sa vie en tant qu'agent : « Quand je gagne un franc, je le dépense pour développer un projet que j'aime bien. Avec cet esprit là, je n'y arriverais jamais. Mais peu importe. Mon choix est ainsi fait et ce que je veux faire, c'est du développement d'artiste. Je trouve mon bonheur quand j'arrive à suivre un projet et qu'il puisse s'envoler, même si le projet prend son envol ailleurs par la suite. »

L'origine des agences de booking

Pour exercer une activité d'agent ou de manager, il faut beaucoup de motivation. Le principal leitmotiv reste la passion. Certains y sont venus par hasard, parce qu'ils étaient artistes ou organisateurs, ou par copinage, parce qu'ils ont voulu aider certains de leurs amis. Quoi qu'il en soit, les agents actuellement actifs viennent d'horizons très différents et vont dans la même direction.

En 1998, des agences se réunissent et créent une première fédération. Don't Crack Under Pressure, avec Marc Smeesters qui s'occupait du Rock Around à Charleroi ;

Ahead Agency, avec François Defossez et Guy Lefèvre ; Marée Haute, qui avait le catalogue néo-métal dont Progress s'occupe actuellement, représenté par Arnaud De Koninck et Bernard Moisse, qui organisaient beaucoup de concerts au Magasin 4 s'associent. Ces agences de booking ont fusionné dans le but d'avoir plus de poids et de se développer vers la Flandre. Le nom de ce croisement d'agence était Intersection. Depuis, Bernard et Arnaud ont fondé Progress Booking en 2001 et Marc Smeesters reste à bord d'Intersection, épaulé par Wendy et, plus récemment, par Bernard Hemblenne.

Chez Baby Boom, les choses sont venues différemment : « C'est une suite logique, nous dit Eddy Rixhon, j'ai d'abord commencé à décharger les camions, à faire de l'éclairage, jouer dans des groupes, puis organiser des concerts. J'ai d'abord travaillé avec Christian Merveille. Je trouvais ce gars beaucoup plus rock que certains qui se disent rock. Puis, les Gauff' au Suc sont arrivés. Je les connaissais depuis super longtemps. Mes choix ont été déterminés par des rencontres plutôt que par des styles. Ce ne sont pas des groupes que j'ai signés mais des gens qui me plaisaient ».

La motivation de Jerry Vandeveld, fondateur de Sound & Fury, une des dernières agences à avoir vu le jour, vient du prolongement d'un travail d'information : « Il y a deux ans, on a constaté qu'il y a, en Belgique francophone, une scène qui n'est pas assez connue. On a rassemblé ces informations sur un site internet pour la faire connaître du grand public et des médias. Ce travail d'information était intéressant mais il y a toujours des groupes pour lesquels on sent plus de potentiel et qui n'arrivent pas à se mettre en avant ou qui n'ont pas l'encadrement nécessaire pour aller plus loin. Pour vraiment aider un groupe, au-delà du travail journalistique de Belgorock, il fallait faire un autre travail. On pouvait grâce aux contacts établis et la connaissance du milieu aider des groupes à se développer. C'est ce que je fais avec Minéral et Moonpie, des groupes que j'ai connus grâce à Belgorock. Je trouvais qu'il était intéressant de faire un travail de terrain qui consiste à trouver des concerts. Sound & Fury est en quelque sorte un dérivé de Belgorock, pour mettre en action sur le terrain quelque chose qui était plus en réaction avant. »

Une fédération à la recherche d'un statut

Aujourd'hui, la Fédération des agents et des managers a notamment pour objet de mettre sur pied un statut. Pour Bernard Moisse, de Progress : « Il faut palier un manque, pour la reconnaissance du statut d'agent. Jusqu'à présent, notre statut, c'est celui des artistes ou des indépendants. Or, il y a beaucoup de spécificités dans notre métier qui demande une clarification. »

Jusqu'à présent, le seul embryon de loi qui existe pour les agents est une loi qui gère les rapports entre prostituées et proxénètes pour réglementer la vente d'une prestation d'un être humain par une tierce personne (voir interview de Pierre Vreven). Effectivement, le cheminement est long. Parmi les avancées concrètes, les agents aimeraient, au même titre que les artistes et les organisateurs de concerts avoir un moyen d'obtenir des aides publiques afin de développer leurs activités.

Pour Marc Smeesters : « Il a malheureusement fallu une restriction budgétaire pour que ça bouge. L'idée est de montrer au public qu'on est un secteur soudé, qu'on a des objectifs communs, qu'on a besoin de soutien et qu'il faut plus de moyens (...) les agences n'ont jamais reçu de subsides. Les artistes, les organisateurs et les maisons de disque y ont droit. Pourquoi pas les agences ? ». L'ensemble du secteur se réjouit cependant des initiatives entamées. Eddy Rixhon, de Baby Boom, nous le confirme : « Avec mes collègues agents, il n'y a pas vraiment d'esprit de concurrence ; on est solidaires ».

A long terme, une idée, avancée par Pierre Vreven, pourrait être d'assimiler les agences à des compagnies de théâtre. C'est-à-dire que ce serait une troupe d'artistes avec un responsable administratif permanent qui obtiendrait une aide financière publique pour le fonctionnement quotidien.

Avec ou sans contrat ?

Beaucoup d'agents fonctionnent à la confiance et ne passent pas de contrat avec les artistes dont ils s'occupent. C'est le cas chez Intersection et Baby Boom. « Je ne passe pas de contrat avec les artistes, nous dit Marc Smeesters d'Intersection. Je considère que quand la relation entre l'agent et le groupe ne fonctionne pas, ça ne sert à rien de continuer. Si tu es lié avec un contrat, ça veut dire qu'on est obligé de travailler même si la relation n'est pas au beau fixe. Je considère que c'est une passion. A partir du moment où on travaille avec un artiste, on doit discuter des choses à améliorer. » Même son de cloche chez Baby Boom. Pour Eddy Rixhon, la relation est informelle : « Ils savent que le jour où ils ne sont plus contents, ils peuvent en parler et aller voir ailleurs. Le jour où je ne trouve plus mon plaisir dans un groupe, je ne suis pas lié non plus à continuer le travail. Je trouve que c'est plus sain comme ça. Moralement, c'est plus fort qu'un écrit. »

www.famma.org

AGENTS ET MANAGERS : QUELQUES ADRESSES UTILES

Artbag
Fax +32 (0) 2 223 10 21
Email info@artbag.be
www.artbag.be
Artistes : Toful Pauer, Emma Peel, Domgué...

Baby Boom
Tél. +32 (0) 4 383 62 21
Fax +32 (0) 4 383 62 21
GSM +32 (0) 496 47 22 40
Email edyrixon@infonie.be
www.babyboom.infonie.be
Artistes : Marka, Jeronimo, Miami Monster Miami...

Blues Program
Tél. +32 (0) 71 77 26 13
Fax +32 (0) 71 77 33 49
Email info@bluesprogram.be
www.bluesprogram.be

Boogie Town Agency
Tél. +32 (0) 68 57 01 53
Fax +32 (0) 68 57 01 54
GSM +32 (0) 476 54 43 17
Email boogietown@swing.be
Artistes : Fred & The Healers...

Brazil Productions
Tél./Fax : +32 (0) 63 23 21 19
Email info@brazilproductions.be
www.brazilproductions.be
Artistes : S.Box...

Brumuse
Tél. +32 (0) 2 217 48 00
Fax +32 (0) 2 223 10 21
Email travers@cyclone.be

Bulldozer Production
Email bulldozerprod@hotmail.com
www.bulldozer.owns.it
Artistes : James Deano...

Caravane Production
Tél. +32 (0) 71 79 89 07
GSM +32 (0) 496 78 79 71
Email roland-collin@tiscalinet.be
www.caravaneproduction.be
Artistes : Diaphone, My Second Skin...

Delboy Records
Email delboyrecords@skynet.be
www.delboyrecords.net
Artistes : Blutch, Mastodon...

dMAC
Email dmacosbl@yahoo.fr
www.dmac.be
Artistes : Hangin' Out, Wash Out Test, Skarbone 14...

Fiction Music
Tél. +32 (0) 10 41 33 92
GSM +32 (0) 476 79 95 05
Email pierre.vreven@easynet.be
Artistes : Odieu...

Food Booking Agency
Tél. +32 (0) 2 732 16 62
Fax +32 (0) 2 732 23 59
Email info@foodbooking.be
www.foodbooking.be
Artistes : Fabrice Lig, Bushemi...

Fuzz Booking Agency
Fax +32 (0) 2 633 17 27

Email info@fuzz.be
www.fuzz.be
Artistes : The Dallas Explosion...

Intersection
Fax +32 (0) 2 535 55 33
Email info@intersection.be
www.intersection.be
Artistes : Sweek, Superlux, Moon Invaders, Agent 5.1...

Jazztronaut Entertainment
Tél. +32 (0) 2 456 04 84
Fax +32 (0) 2 460 01 36
Email info@jazztronaut.be
www.jazztronaut.be

Lowland Foundation
GSM +32 (0) 477 43 07 66
Email info@lowlandfoundation.be
www.lowlandfoundation.be
Artistes : Pitcho, DJ Snoop, P50, DJ Crizz...

Musicolor
Tél. +32 (0) 4 342 30 87
Fax +32 (0) 4 342 30 89
Email musicolor@skynet.be
www.musicolor.be
Artistes : Perry Rose, Machiavel, Jeff Bodart...

NADA
GSM +32 (0) 496 67 52 70
Email pvanbraekel@brutele.be
Artistes : Girls in Hawaii, Flexa Lyndo, Austin Lace...

Progress Booking
Tél. +32 (0) 2 535 55 31 - 32
Fax +32 (0) 2 534 80 63
Email info@progressbooking.be
www.progressbooking.be
Artistes : Yel, Zop Hopop, Mud Flow, Da Familia, Pink Satellite, Hank Harry...

Sound & Fury
GSM +32 (0) 478 53 00 08
Email jerry@sound-fury.be
www.sound-fury.be
Artistes : Minérale, Moonpie, Eté 67, Stéphanie Blanchoud...

Souterrain Production
Tél. +32 (0) 2 513 35 80
Fax +32 (0) 2 513 48 04
Email info@souterrain.be
www.souterrain.be
Artistes : CNN199, Rival...

Top 5 Records
Tél. +32 (0) 2 640 69 67
Email info@top5records.net
www.top5records.net
Artistes : Major Deluxe, Jahwar...

UBU
Tél. +32 (0) 2 245 28 10
Fax +32 (0) 2 245 06 23
Email ubu.dubu@swing.be
Artistes : Chloé du Tréfle...

Walrus Productions
Tél. +32 (0) 68 84 04 70
Fax +32 (0) 68 84 07 21
Email walrus@skynet.be
www.walrus-productions.com/
Artistes : Don Fiasko, Witloof Cabaret...

Pierre Van Braekel (Nada): "Il était temps de se regrouper !"



A la fois agent et producteur, Pierre Van Braekel (agence Nada, 62TV records, Bang ! distribution) est l'une des figures les plus engagées de la scène rock francophone. Agent, entre autres, de groupes aussi en vue que

Girls in Hawaii, Sharko, Showstar et Venus, ses avis sont toujours très écoutés dans le secteur rock. Rencontrez avec l'une des « chevilles ouvrières » du mouvement actuel.

@croches : Quel est ton avis sur la situation actuelle du secteur rock ?

PVB : On a appris comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu qu'une partie des subventions attribuées aux musiques amplifiées allaient disparaître. Cela s'est confirmé de façon assez bizarre parce qu'il n'y a pas eu d'interlocuteur, ni de notification officielle. Il n'y a eu que des rumeurs qu'il fallait vérifier. Tout est parti de ces rumeurs et d'inquiétudes qui se sont propagées sur internet. Dans la façon dont on a appris les choses, il y avait une dimension totalement surréaliste. Deuxièmement, ce qui est également fort gênant, c'est qu'on construit une saison avec des artistes. On disait aux organisateurs qu'il y aurait en principe les aides. Mais dans la gestion du travail quotidien, cette incertitude était fort gênante.

Le Ministre Chastel nous a expliqué qu'il avait récupéré 80% du budget, on est content, mais on ne sait pas très bien ce qu'on nous a retiré. Le Programme Rock fonctionne parfois de manière aléatoire : il est arrivé qu'on nous ait promis des interventions « Art et Vie » et au final, il n'y avait plus d'argent.

Ce qui nous a choqué aussi dans l'attribution des subsides, c'est le fait du prince qui décide de mettre le « paquet » sur un lieu déterminé.

@ : Le secteur s'est finalement constitué en plusieurs fédérations. Comment les choses se sont-elles passées ?

PVB : Il était bon que les acteurs se regroupent. Les acteurs, c'est la scène, le disque et les artistes. Les gens de la scène devraient se regrouper, même si ce n'est pas toujours facile, parce qu'il y a des festivals concurrents. Tout cela se met en place et cela prend du temps.

@ : Comment les choses se passent-elles entre les différents secteurs non classiques: le jazz, le rock, les sensibilités sont-elles toujours les mêmes ?

PVB : Le public du jazz est traditionnellement plus âgé. Même si la structuration est plus ancienne, le jazz n'a jamais disposé de moyens énormes pour se structurer. Donc, rock et jazz sont tous deux « parents pauvres », mais le rock est clairement en période de revendication. Il y a peu de liens entre les deux mondes et il faut ajouter qu'on travaille à se fédérer tout en étant « le nez dans le guidon ».

@ : Tu as étudié des festivals de rock sous un angle sociologique. Tu as notamment fait de l'observation participante à Nandrin, dont tu es l'un des fondateurs. Quel était l'objectif de ce type d'étude et quels en ont été les résultats ?

PVB : A l'époque, j'étais assistant en Communication sociale

à l'UCL. Le sujet de ma thèse était une approche anthropologique du milieu rock. La perspective était « interactionniste ». Les sociologues sur lesquels j'ai basé mon étude étaient notamment Erwin Goffman et Howard Becker. J'avais entre autres exploré la notion de dispositif technologique. Les festivals rock sont des dispositifs qui mettent en évidence un aspect bienveillant et enchanteur du monde. L'idée était d'analyser comment se monte un festival, quelles interactions sont présentes, quels sont les moments de conflits, d'ouverture, etc. On découvre aussi que dans le domaine artistique, il n'y a pas un objet d'un côté et des êtres humains de l'autre, mais qu'il y a en permanence des êtres humains en train de façonner un objet social et un objet social qui les façonne à son tour. Dans l'observation participante, il n'y a pas non plus la dimension de l'étrangeté.

@ : Quel regard portes-tu sur l'évolution du rock en C.F. ces dix dernières années ?

PVB : J'ai moi-même été musicien il y a dix ans de cela. A l'époque, on répétait, on essayait de faire des concerts, de sortir un 45 tours (à l'époque). On n'était pas épaulé par les structures qui existent aujourd'hui, comme Court-Circuit. Il n'y a pas non plus de maison de disques qui s'occupent des artistes qui viennent d'ici. Puis des structures comme Nada et Bang ! sont nées. Je me suis mis à faire pour les autres ce qui n'existait pas pour moi. On a rencontré le groupe dEUS. Et après dEUS, il y a une prise de conscience. La deuxième étape a été l'apparition de «Vénus» qui a constitué un signal fort pour le rock belge francophone. Il y a donc eu un mouvement vers une plus large professionnalisation, et des groupes se sont fait connaître. Les jeunes ont vraiment intégré cette notion d'originalité des groupes belges. Il fallait une association comme Court-Circuit pour que l'information circule et que les jeunes groupes se familiarisent avec les ficelles du métier : comment proposer des concerts, faire des maquettes, etc. www.62trecords.net

Christophe Simon de Radio Air Libre: «Not only Negative»

@ : Que peux-tu me dire de Radio Air Libre ?

CH.S. : Radio Air Libre est une radio socioculturelle qui a vu le jour en 1980. Elle subsiste toujours sans subsides et sans publicité. Cette radio vit grâce à des passionnés bénévoles, spécialisés chacun dans leur domaine. Pour ma part, c'est le rock et les musiques actuelles.

@ : Comment es-tu devenu animateur radio ?

CH.S. : Par un concours de circonstances. Je m'intéressais à la fois à la radio et à la musique. Un jour, j'ai téléphoné à Négative, l'émission rock de l'époque sur Radio Air Libre. Et l'animateur m'a demandé de venir avec mes disques et de participer à l'émission. Cela s'est fait et il m'a demandé de rester. J'ai accepté et plus tard, j'ai repris l'émission. J'ai changé le nom de l'émission en « Not only negative » pour enlever ce côté « négatif » et donner un aspect plus ouvert d'esprit. L'émission va fêter ses 10 ans cette année.

@ : Comment définis-tu ton « Not only negative » ?

CH.S. : Il s'agit d'un tour du monde des musiques actuelles. On y passe du tout au tout. Du métal le plus violent à la musique électro-gothic en passant par des morceaux plus pop. J'essaie de mélanger au maximum tout ça en 120 minutes. L'originalité propre à l'émission

réside en ce cocktail musical. Il y a également pas mal d'interviews d'artistes ou d'autres acteurs du monde de la musique. Je préfère dans la mesure du possible les recevoir en studio pour les interroger.

@ : Fais-tu découvrir aux auditeurs de jeunes artistes belges ?

CH.S. : Bien sûr, ceux-ci ont leur place dans la programmation. Et depuis un an, l'émission a une rubrique mensuelle nommée « Belgium 12 points » où douze artistes de notre pays sont mis en évidence.

@ : Comment déniches-tu ces artistes ?

CH.S. : De plusieurs façons. Les maisons de disques m'envoient leurs CD. Les artistes eux-mêmes m'envoient leurs productions mais c'est beaucoup plus rare. Je reçois aussi des compilations présentant de nouveaux groupes. Mais le plus souvent, j'aime me déplacer en concert pour les découvrir sur scène.

"Not only negative", mardi de 18 à 20 heures sur Radio Air Libre, 87.7 FM (Bruxelles) negativeradio@hotmail.com

Jacques De Pierpont: la fin du «village gaulois»



Animateur de l'émission phare Rock à Gogo diffusée sur Radio 21 pendant deux décennies, Jacques De Pierpont, le «dernier cowboy» de la musique rock alternative, propose deux nouveaux rendez-vous sur Pure FM et Classic 21. Il nous donne son point de vue sur le monde du rock en Communauté française.

@: Rock à gogo est terminé. Pas de regrets ?

JDP: Ce n'est pas facile de faire le deuil. C'est quand même un bail de 20 ans. En même temps, c'est difficile pour moi d'en parler. Je pense qu'il y aura d'autres choses intéressantes. Jusqu'en 93-94, Rock à Gogo était la seule porte d'accès aux médias pour le rock belge. Par la suite, Radio 21 s'est ouverte : « Sacrés français », avec Alexandra Vassen, « Les 5 heures » de Rudy Léonet et l'arrivée de Jérôme Colin avec Expresso ont développé cette ouverture. Aujourd'hui, on ne s'étonne plus d'entendre Mud Flow ou Girls in Hawaii programmés pendant la journée. Il y a 15 ans, c'était impensable. La nouvelle chaîne Pure FM va peut-être jouer ce rôle. Par contre, pour les trucs plus pointus, comme le hard core et le death, il faut se contenter de ce que je ferai le mardi soir dans l'émission « Rock Show ». L'info sur le rock pointu est toujours là mais avec un rythme hebdomadaire. Ce que je regrette avec la fin de Rock à Gogo, c'est la disparition du mélange des genres. On pouvait avoir au même micro le chanteur de Mud Flow et le guitariste de Length of Time en se disant que, si les publics ne peuvent sûrement pas se blairer, ces deux musiciens s'adorent dans le privé.

@: Quelle évolution constatez-vous dans le rock en Communauté française ?

JDP: Il y a une évolution très claire. Il y a 20 ans c'était le grand désert. Il y a 10 ans on disait que le rock belge était en Flandre. Maintenant, même dans les médias néerlandophones, on dit que le rock belge, c'est en Wallonie que ça se passe. Pour un groupe qui démarre aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'opportunités qu'il y a dix ou quinze ans. Il n'y a pas tellement d'opportunités matérielles: pas assez de sous, pas assez de salles, même si ça bouillonne depuis 4 ou 5 ans, mais il y a beaucoup plus d'opportunités au niveau des mentalités. Il y a 15 ans, le public francophone crachait sur ce qui était wallon et bruxellois, quelque soit le style de musique et la langue dans laquelle on chantait. C'est le vieux complexe wallon. On allait à Werchter mais on n'allait pas aux festivals en Wallonie. Un grand nombre d'initiatives sont mortes nées parce que le public ne suivait pas. Aujourd'hui le public suit. Quand on voit que la soirée « Sacrés belges » fait sold out à l'Ancienne Belgique, on constate que le public francophone aime les groupes du terroir.

@: Tu as une émission sur Pure FM et une autre sur Classic 21. Qu'est-ce qui détermine ta programmation ?

JDP: Quelque part, je me coupe en deux. Sur Pure FM, il y a le « Rock Show », beaucoup plus rock alternatif moderne. Sur Classic 21, c'est le rock dans la tradition des anciens, comme les Stooges et les Clash, mais aussi d'aujourd'hui puisqu'il y a plein de groupes qui font encore ce style de musique. Il y aura des choix difficiles. Par exemple, les liégeois de The Experimental Tropic Blues Band peuvent aussi bien passer sur Classic 21 dans « Rock City », parce qu'ils sont dans la filiation Cramps, que sur Pure FM parce que cette tendance musicale est revenue à la mode et n'est pas seulement considérée comme faisant partie du passé.

@: Radio 21 permettait par son éclectisme de faire découvrir différentes musiques à des publics différents. Par exemple, faire découvrir des «Classic Rock» aux plus jeunes et vice versa. Ne risque-t-on pas de créer des divages où chacun écoute juste sa musique sans s'ouvrir à autre chose ?

JDP: Par rapport aux vieux auditeurs de 21 des années '80, on jouait le grand écart. Il a été considéré qu'il devenait trop important. C'est un point de vue. Je ne pense pas que ce soit le point

de vue correct. Effectivement, plein de jeunes adorent écouter des vieux Led Zepplin ou des vieux Stones. Par contre, effectivement les «quadra» et les «quinqua» sont peut-être moins souples dans le sens inverse. Je les sens moins prêts à écouter de la musique de jeunes. Les jeunes d'aujourd'hui pratiquent une sorte de syncrétisme et s'intéressent à tous les styles et à toutes les époques. Ceux qui ont vécu leur âge d'or, il y a 25 ou 35 ans, restent bloqués par nostalgie. Peut-être pas toujours mais souvent. Il y a des formes de rock ancien qui conservent une modernité, comme par exemple Iggy Pop et les Stooges. D'autres relèvent plus de l'histoire et de la paléontologie, comme le rock progressif des années '70. En fait, c'est délicat à définir. Ce qui est considéré comme ringard aujourd'hui peut très bien revenir à la mode dans deux ou trois ans. C'est vrai qu'on a fait une coupure de génération que, personnellement, je trouve dommage. Les deux chaînes ont le mérite d'avoir une plus grande cohérence interne mais elles tracent une frontière entre la musique des jeunes et la musique des «vieux». Ce qui est quelque part artificiel.

Ses groupes préférés

Le quintet de tête, c'est : les Stones, les Doors, les Stooges, Dylan, the Who. En fait, ce que j'adore au niveau international, c'est ce fil rouge du rock'n roll que j'appelle punk, le vrai rock'n roll. Pas les pièces rajoutées, dans le style progressif ou reggae mais vraiment le rock à l'os, comme les White Stripes peuvent le jouer aujourd'hui. Depuis les années 50, il y a un fil rouge invisible punkaïde entre John Lee Hooker, les Sex Pistols et les White Stripes.

Son top belge

Deviate, ils ont vraiment créé le hard core européen. Le Hard Core belge est le meilleur d'Europe. Mon dernier flash, c'est The Experimental Tropic Blues Band. Arno, tant le personnage que la musique, est hors catégorie évidemment.

Un fait marquant

La convivialité qu'on retrouve dans les festivals en Wallonie par rapport à la Flandre où tout est beaucoup plus réglementaire avec des barrières partout, de la sécu partout et où, pour le moindre machin, il faut payer des sommes incroyables. Il faut être riche pour aller à un festival en Flandre. L'événement le plus marquant, c'est Dour. Des gens disent que sans Rock à gogo, toute la scène rock ne serait pas éclosée. Sans Dour, il y aurait un trou aussi. Il y a une dynamique qui s'est créée. Il fallait une émission radio qui fixe des choses et qui soit une courroie de transmission. Il fallait aussi des labels indépendants. Il y avait Pias et depuis il y a des labels indépendants comme Bang !, Soundstation, Anorak Supersport... Les gens ont aussi une plus grande capacité à s'autogérer, c'est le cas de Jaune Orange, de Startin'Pop. Il y a une dynamique d'ensemble qui s'est créée. Le point faible pour moi reste les festivals. En Flandre chaque patelin a sa salle. N'importe quel groupe de hardcore va jouer devant 350 personnes, que ce soit à Affligem ou à Boutersem.

@: Cette année, on fête les 50 ans du rock. A quand peut-on faire remonter l'histoire du rock en Communauté française ?

JDP: Il y a toujours eu des groupes de rock en Communauté française. Les débuts de Rapsat remontent à la fin des années 60. Il y a eu les Cousins. Les groupes étaient plus de groupes de bal qui faisaient de l'imitation de la pop anglaise. On s'habillait comme les Beatles, c'était l'époque Carnaby Street. Je ne sais pas s'il y a eu des choses en Wallonie dans les années 50. Mais c'est vrai que l'originalité du rock laissait à désirer. Tous les groupes des années '60 sonnaient comme les Smalls Faces. Dans les années 70 ils sonnaient hard blues comme Bad Company ou progressif comme Genesis. Il n'y avait pas une scène belge originale. Il faut attendre l'arrivée de TC Matic en Flandre et de Front 242 à Bruxelles pour avoir quelque chose d'intéressant. En Wallonie, il y avait les Carolos de à-grumh qui avaient été signés sur Pias. Ce n'est qu'à ce moment-là, dans les années 80, que des voies s'ouvrent et on n'a plus autant de pâles copies des modèles anglo-saxons.

@: Qu'est-ce qui crée la motivation du public vis-à-vis du rock belge ?

JDP: Le constat est que le public francophone a enfin confiance en ses propres groupes. Il y a 10 ans, on prédisait la mort du rock à cause de la dance, du clip et parce qu'on allait préférer consommer de la musique en cocooning à la maison. En fait, les festivals n'ont jamais aussi bien marché. Le rock comme spectacle vivant est revenu à l'honneur. Depuis 2 ou 3 ans, il y a une sorte de saturation des sons électroniques purs et on a de nouveau envie de se confronter à des trucs qui bougent, à des choses qui se passent sur une scène, des trucs plus festifs, plus rentre-dedans, où il y a une communication entre les musiciens et le public, même si le rock a ingurgité pas mal d'éléments techno au passage. On a à nouveau besoin de gens sur scène plutôt que de machines. L'ère des DJ superstars, c'est fini !

@: On parle maintenant de «Musiques actuelles», qu'en penses-tu ?

JDP: Il vaut mieux utiliser le vocable «musiques actuelles» plutôt que musique de divertissement, comme on disait dans le temps ou musique de variété. Musiques actuelles au pluriel, c'est bien parce que les frontières sont devenues floues. Quel est le lien entre une pop à la Placebo et un groupe métal façon Korn. Je pense qu'il y a plus de liens entre Placebo et la chanson française qu'entre Placebo et Korn. De plus en plus de choses se mélangent. Avant c'était clair, on faisait du rock ou de la chanson française.

@: Que ferais-tu si tu étais le ministre en charge des musiques actuelles, quelles seraient tes priorités ?

JDP: Je fédérerais ce qui existe déjà, en faisant confiance aux capacités de fédération des gens. Être ministre de la Culture, c'est avant tout être un appui. C'est aussi un exercice délicat. On ne prend pas des mesures politiques en disant qu'on veut tel style de musique et que tel type d'art graphique est obsolète. Son rôle est d'être un point d'appui financier, entre autres, avec le contrôle sur le bon usage des finances. On sait tous qu'il n'y a pas beaucoup de sous et ça implique des choix. De toutes façons, il faudrait plus d'argent, c'est clair. Les musiques actuelles sont un des parents pauvres de l'éducation permanente. En fait, il faut aider les groupes peut-être de façon plus directe. En tant que ministre, on ne peut pas décider subjectivement de ce qui est bon ou non comme le ferait un journaliste. Au-delà du seuil critique, il faudrait une aide à la production de bonne démo pour permettre aux groupes d'arriver plus facilement en studio. Evidemment, le système Art et Vie est intéressant mais il a ses perversions. Il y a des organisateurs qui se disent que, puisque Art et Vie existe, on ne fait pas de promo et, du coup, il n'y a personne dans la salle. Tous les systèmes de subvention ont leurs perversions. Idéalement, je me méfie de la subvention de la culture. Dans l'état actuel des choses, la dynamique est trop fragile pour se passer de subvention. La meilleure piste serait que les jeunes groupes aient accès plus facilement à des studios pour faire une bonne démo. Après, c'est au groupe à se débrouiller pour faire entendre sa démo, la faire tourner et trouver des concerts. Le subside doit permettre d'amorcer des ponts que ce soit pour des groupes, des organisateurs, des salles, des festivals, des studios ou des labels. En France, il y a des bandes dessinées d'avant-garde qui sortent avec l'aide du ministère de la culture. On peut imaginer la même chose dans le cadre des musiques actuelles plus pointues, plus difficiles ou considérées comme plus avant-gardiste. Il y a des tas de choses à faire. Dans l'immédiat, il est impératif de rétablir le budget global à son niveau normal et, dans la foulée, de faire monter les choses parce qu'on est bien en dessous de ce qui est nécessaire. Le milieu rock fait énormément avec peu parce qu'il y a un enthousiasme énorme. Si les finances ne suivent pas, l'enthousiasme peut disparaître et les gens peuvent se lasser. Si la dynamique reste fragile, ce n'est pas par manque de talent, c'est clairement par manque de moyens.

The Rock Show, le mardi de 21 à 24h, sur Pure FM
Rock City, le vendredi de 20 à 22h, sur Classic 21
La Libre Antenne de 19 à 21, sur Pure FM

www.purefm.be www.classic21.be

DES RADIOS LOCALES À L'HEURE DU «ROCK»

A côté des programmes rock « nationaux » diffusés sur « Pure FM » et sur « Classic 21 », il existe des émissions préparées avec trois bouts de ficelles par des amateurs passionnés. Certains projets ont d'ailleurs dépassé le cadre strict d'une émission pour devenir une radio entièrement consacrée au rock (voir Equinoxe à Namur). Voici un petit panorama non exhaustif de quelques émissions et stations axées rock 'n roll en Communauté française.

• Bruxelles
Radio Air Libre (87.7 FM)

- Not Only Negative : gothic rock, hardcore, metal, punkrock, ska, electro, une pincée de provoc' et un résultat totalement inconnu ! — sic (tous les mardi à 18h) voir page 6
Roll'n'core : nouvelles du rock alternatif et petits labels, nouveautés, concerts, agenda. (tous les vendredi à 20 h 30)

Radio Campus (107.2 FM)

- Rock Minute Soup : diffusée sur Radio Campus et sur RUN. Il s'agit d'une émission rock dont le format explosif rappelle les meilleurs moments d'émissions comme Rock Infernal, la semaine des 5 heures à gogo, Malvira et par delà, Eurotrash-potACh ou Tu pogottes quand tu veux, c'est ouvert. (tous les lundi à 19h)

• Sombrefe
Radio Quartz (105 FM)

- J c'est le retour : la première heure de l'émission se déroule sur un ton rock alternatif léger, parfois bon enfant, mais à d'autres moments mélancolique ou « noisy » expérimental. Des références comme Frank Black, Muse, Dead Man Ray, Dionysos sont citées. On y fait aussi des découvertes musicales belges francophones. (tous les mardi à 20h)
- Metal Zone : le monde du métal sous toutes ses formes. Cette

émission survole toute l'actualité du heavy metal, du FM au death/black. On y parle album de la semaine, revue de presse, agenda concert, top, flop etc. : avec un extrait du groupe annoncé.

• Louvain-la-Neuve
Antipode (105.5 FM)

- Planète Rock (tous les mercredi à 20h)

Radio Hellena (104.8 FM)

- Le plat pays du Rock : chaque semaine, un nouveau groupe de la scène rock belge à découvrir ou à redécouvrir. La saga continue... (tous les jeudi à 23h)

• Liège
Equinoxe (100.1 FM)

- Cool String : Tous les dimanches soir, Eric Liernart propose des

(re)découvertes aux sons tantôt distorsionnés tantôt planants des guitares.

• Namur
RUN (106.4 FM)
Rock Minute Soup : rediffusion du programme de Radio Campus (tous les mercredi à 20h)

Equinoxe (100.1 FM)

Les animateurs et les responsables de cette radio régionale indépendante essayent de faire ressortir un esprit rock, jeune et ouvert de leur programmation. Jeune dans le ton utilisé par les animateurs et ouvert par la multitude de sujets et de musiques. Equinoxe offre un large éventail de musiques actuelles : Rock, Métal, Hip-Hop, House, Techno, Gothic, Progressive, Folk, Country, Blues, Boogie, World Music, ...

Pierre Burnotte (Smart): «La Région wallonne a aussi son rôle à jouer»

Directeur de l'ASBL «Smart», qui joue le rôle de secrétariat social pour artistes, Pierre Burnotte est un fin observateur de la scène rock et aussi un acteur incontournable dans la constitution des fédérations. Pour lui, même si la Communauté française reste l'interlocuteur principal en matière d'aides au secteur rock, il ne faut pas négliger le rôle d'autres niveaux de pouvoir, notamment celui de la Région wallonne.

@croches: En tant que responsable de SMART, comment vous positionnez-vous par rapport au mouvement de fédération du secteur des Musiques actuelles?

Pierre Burnotte: Je m'exprime d'une part au nom de la Smart et d'autre part au nom de la Fabfa (Fédération des artistes belges en musique actuelle). Ce qu'on a constaté dans la diminution des subventions pour le secteur rock, c'est qu'on se préoccupe relativement peu de l'artiste et beaucoup de la visibilité de l'événement. Or, dans la réalité, on constate qu'il y a une vie sociale et culturelle du rock et des musiques actuelles et que les groupes sont extrêmement nombreux. Il y a un déficit de reconnaissance publique, même si on assiste à présent à des concerts comme ceux de l'Ancienne Belgique. Mais pour faire l'AB, il faut être passé par des petits lieux.

@: Y a-t-il des mesures ou des propositions qui vous semblent positives ?

PB.: La mesure proposée par les Ministres Vandembroucke et Laruelle, qui consiste à exonérer les cachets jusqu'à une hauteur de 2500 euros par musicien et par an de toutes charges sociales et fiscales. Le problème, c'est que cela n'ouvre la porte à aucun droit. Si on va dans cette direction, cela signifie que ce n'est plus un métier, mais une démarche amateur. On crée une coupure entre ceux qui ont réussi et ceux qui commencent et qui n'en feront sûrement pas leur métier. Notre position, c'est d'abord de dire que c'est un métier !

@: Quelle évaluation faites-vous jusqu'à présent de la mobilisation du secteur?

PB.: Elle est très positive. Enfin il se passe quelque chose ! Dans le côté informel que développait le secteur, il y avait souvent la confusion d'intérêt. Il est intéressant que les fédérations se diversifient par secteur. Cela va contribuer à clarifier les choses. Simplement, en tant que Fabfa, on a l'impression qu'on n'est pas du tout intégré dans le cadre institutionnel. On a l'impression d'être les laisser-pour-compte du secteur, par exemple quand on parle de subventions. Ceci dit, il y a largement convergence d'intérêt avec les autres fédérations.

@: Quelles seraient d'après vous les mesures les plus urgentes pour le secteur ?

PB.: La mesure la plus urgente, c'est de remettre au niveau 2003 les subventions 2004. La deuxième exigence, c'est d'avoir plus de considération pour le secteur. Je rappelle que la Commission des Musiques avait donné son aval à l'augmentation des subsides, entre autres pour plusieurs festivals. On souhaiterait aussi que le secteur soit pris en compte dans la prochaine déclaration gouvernementale, tant au niveau communautaire que régional. Nous sommes convaincus non seulement de la dimension culturelle mais aussi économique du secteur. Si on veut améliorer les choses, il faut agir à tous les niveaux de pouvoir, y compris la Région et le fédéral.

@: Qu'attendez-vous de la Région wallonne ?

Un des actes positifs qui vient de se produire, c'est que l'AWEX (l'Agence wallonne pour l'exportation) est prête à intervenir dans le secteur. C'est fort important parce que, vu la taille du marché, un artiste de la C.F. ne peut pas vivre s'il ne s'exporte pas.

@: Les soutiens du CGRI ne sont pas suffisants ?

PB.: Au CGRI, les budgets sont limités; à l'AWEX, il y a des lignes budgétaires qui ne sont pas totalement utilisées. À la Région wallonne, on est plus dans une dimension économique, alors que le CGRI est plus dans la dimension culturelle. L'une de nos revendications, c'est d'arriver à faire un réel équilibre socio-économique du secteur. On évalue plus ou moins les impacts culturels du secteur, mais on n'a jamais jusqu'ici évalué les impacts économiques et sociaux. On peut imaginer l'impact social des concerts, mais il y a aussi des incidences économiques non négligeables. Il faudrait d'ailleurs faire cette étude pour l'ensemble du secteur culturel.

@: Quelles sont vos revendications en ce qui concerne le statut de l'artiste

PB.: C'est avec beaucoup de circonspection que je regarde ce dossier du statut de l'artiste. Il y a des résultats, mais qui sont mineurs par rapport à ce que nous en attendions. La modification principale est que les auteurs ont accès au régime général de la sécurité sociale. Mais il est pratiquement impossible d'acquiescer ces droits dans le secteur, sauf exceptions. Au niveau fiscal, il y a aussi l'énorme problème de la fiscalisation des droits d'auteurs. Il y a un troisième «livre» que l'on souhaite lever, c'est que l'administration fiscale veut assujettir de plus en plus d'ASBL à l'impôt des sociétés. L'activité culturelle n'est pas définie clairement comme une

activité non lucrative. On a inventé une nouvelle forme de société en économie sociale, il serait temps d'inventer une nouvelle forme de société adaptée à l'économie culturelle.

@: Qu'en est-il des Bureaux sociaux pour artistes, qui étaient prévus par le nouveau statut de l'artiste?

PB.: On a écrit au Ministre Vandembroucke à ce sujet et on a reçu une réponse assez sibylline, nous disant que les juridictions décideront au cas par cas ce qu'on peut faire dans le secteur. Tel que libellé dans la loi, les BSA (bureaux sociaux pour artistes) ne peuvent s'adresser qu'aux utilisateurs occasionnels, et/ou qui n'est pas assujéti à l'ONSS pour un personnel. En gros, cela vise les locaux scouts et les cafetiers. Il y a une autre disposition dans la loi qui élargit les conditions dans lesquelles les agences intérim peuvent travailler et qui parlent de prestations d'artistes. Les conditions dans lesquelles elles peuvent intervenir sont un remplacement de travailleur ou une activité exceptionnelle. Cela fonctionne en Flandre, mais avec certains risques. Un autre frein est que si on travaille en agence intérim, on ne peut pas travailler à l'étranger. Or un artiste qui ne travaille que sur la Belgique ne peut quasiment pas en vivre. Il y a pas mal d'auteurs qui sont signés en France, ce qui pose aussi des problèmes. Une évaluation aura lieu l'année prochaine sur l'application de la loi et nul doute qu'on aura beaucoup de choses à dire à ce moment.

@: On oppose parfois le secteur classique au non classique. Que pensez-vous de cette façon d'envisager les choses ?

PB.: Cette opposition ne doit pas être posée dans ces termes là. Dans le secteur classique, ce qui est émergent ou en dehors des institutions connaît autant de difficultés que le secteur des musiques non classiques. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles nous privilégions le terme de musiques actuelles, qui intègre aussi le classique. La barrière se situe plutôt entre l'institutionnel et le non institutionnel. On continue de favoriser le « patrimoine » considéré comme une valeur sûre, et ce qui est créateur et actuel semble être une valeur moins sûre.

@: Vos contacts pour la constitution des fédérations s'étendent-ils au classique ?

PB.: Pas pour le moment, mais on espère y arriver. Pour le moment, les participants sont exclusivement du côté pop, jazz et chanson française. Le hip hop est aussi un secteur qui est sous représenté en vertu de son importance sociale. Il faut qu'il soit présent autour de la table.

Le Rock en Communauté française: Point de vue Flandre

Thomas De Mot (Poppunt): «Le rock flamand reste individualiste»

Poppunt est l'une des institutions les plus actives dans le domaine des musiques actuelles en Flandre. Centre névralgique d'information, elle apporte conseils et orientations aux jeunes en phase de professionnalisation. Nous avons rencontré Thomas De Mot, l'un de ses responsables, qui brosse pour nous un tableau étonnant et détonnant de l'« autre scène rock » belge, encore largement méconnue au Sud du pays. Un « Vu de Flandre » qui ne manque pas de piquant ...

@croches : Quelles sont, d'après vous, les spécificités de la scène rock flamande par rapport à son homologue francophone ?

T.D.M. : D'après mon expérience, il y a deux grandes différences entre la scène wallonne et la scène flamande : la première est une différence d'ordre culturel qui veut que les francophones sont «naturellement» plus orientés vers la France et les pays latins, tandis que la Flandre est plus orientée vers l'Allemagne et l'aire anglo-saxonne. L'autre différence est d'ordre structurel : dans la Communauté française, les aides et les subsides sont plutôt orientées vers les artistes, alors qu'en Flandre, on est plutôt orienté vers les structures. Par exemple, il y a chez nous un Club Circuit bien subsidié. Il y a aussi tout le réseau des Maisons de Jeunes.

@ Quel est le rôle spécifique de Poppunt dans le paysage des musiques actuelles en Flandre ?

T.D.M. : Poppunt est une organisation qui s'occupe des musiques populaires, essentiellement pour les amateurs et professionnels débutants. De son côté, le Muziek Centrum Vlaanderen s'occupe d'un champ qui couvre aussi la musique classique. On fournit de l'information aux musiciens. On les aide par exemple à trouver un local de répétitions ou on leur donne des conseils en matière juridique, par exemple pour la signature d'un contrat. Poppunt offre donc une gamme assez vaste d'informations et de conseils. Nous avons aussi des workshops et des showcases où des amateurs peuvent rencontrer des professionnels et des représentants de l'industrie. Nous avons aussi un volet pédagogique : chaque province a son concours rock. On reprend tous les finalistes. On les propose aux organisateurs de festivals et aux Maisons de Jeunes dans le Club Circuit. Pour les organisateurs, c'est une façon d'inviter des groupes à un prix avantageux et pour les groupes, c'est intéressant de se produire dans différents circuits, et d'apprendre ainsi le métier.

@: Quels sont les principaux problèmes auxquels se heurtent les groupes et les artistes rock en Flandre ?

T.D.M. : Le premier problème est la dimension du territoire. Même s'il y a beaucoup d'endroits où les groupes peuvent se produire, on arrive fatalement à un moment à une limite. Les débouchés ne sont pas extensibles à l'infini. De ce point de vue, la problématique n'est pas très différente de ce qui se passe en Wallonie. L'autre problème est celui du statut. C'est lié au territoire. Si la Flandre était dix fois plus grande, à statut identique, les choses seraient certainement plus faciles.

@: Quels sont les moyens budgétaires alloués au Rock et aux musiques actuelles en Flandre ? Et quel est le ratio par rapport au classique ?

T.D.M. : Je devrais vérifier ... Si on compare avec les moyens alloués au classique, c'est dérisoire. Il y a malgré tout une évolution positive ces cinq dernières années, mais on venait vraiment de très loin ! Une organisation comme PopPunt par exemple reçoit environ 235.000 euros par an. Quant à Muziek Centrum Vlaanderen, ils reçoivent environ 620.000 euros par an. Pour le reste, il y a des subsides pour les CD, pour les clubs, pour les groupes et pour les bureaux de management.

@: Y a-t-il des regroupements ou des fédérations pour les labels, les diffuseurs, etc ?

T.D.M. : Il n'y a pas de fédération d'artistes. Avant, il y avait le « ZAMU », que l'on pourrait comparer à une sorte de syndicat d'artistes. Leur cheval de bataille principal était le statut. Johan De Meeuw a d'ailleurs beaucoup influencé le statut de l'artiste actuel. Même si nombre de musiciens connus en faisaient partie, ce syndicat n'a malgré tout pas su réunir la majorité des musiciens. En réalité, le secteur n'est pas très organisé, ni du côté artistes, ni du côté managers.

Les missions de Poppunt

Né de la fusion de deux organismes préexistants, Poppunt Vlaanderen et Popadvies, Poppunt est le point de rendez-vous essentiel pour les musiciens en Flandre.

Parmi ses missions principales :

- Fournir des informations et des conseils sur les podiums pop-rock, les locaux de répétitions, les formations et les workshops.
- Apporter une guidance pour tout ce qui concerne les questions fiscales, sociales et juridiques liées aux artistes.
- Créer des passerelles d'informations avec toutes les organisations et les autorités qui ont les musiques actuelles dans leurs attributions.
- Poppunt est par ailleurs organisateur de deux événements musicaux d'importance : le «Muzikantendag» (Journée des Musiciens) et «100% Pour Pop» dans les provinces.
- Poppunt édite et diffuse un périodique trimestriel qui publie toutes les infos utiles pour les musiciens.
- Il gère également le site www.poppunt.be qui suit l'évolution du paysage pop rock néerlandophone au quotidien.

@: A quoi cela est-il dû ? A une forme d'individualisme ou à l'histoire du rock en Flandre ?

T.D.M. : Auparavant, les seuls musiciens qui pouvaient vivre de la musique étaient soit ceux qui étaient dans les orchestres classiques, soit à la VRT. Ils étaient «fonctionnaires» et avaient un statut d'employés. Il est vrai qu'en Flandre, il y a toujours eu une forte culture de l'indépendant. Ce n'est pas très «rock» de se syndiquer ou de se réunir. Tout se passe d'une façon très informelle et c'est le règne de la débrouille et du chacun pour soi.

@: Sur le statut de l'artiste, les vues étaient fort différentes en Flandre et en Wallonie ...

T.D.M. : Pour moi, c'est dû à une différence de mentalités. Les musiciens en Flandre acceptent très difficilement d'être des employés comme les autres. La majorité des musiciens flamands est assez pragmatique, et accepte de faire de la musique comme seconde activité, en tant qu'indépendant complémentaire. Le fait d'être musicien à plein temps n'est pas très réaliste en Belgique.

@: Les échanges d'informations entre le Nord et le Sud du pays sont-ils suffisants? On a souvent l'impression d'un cloisonnement assez fort.

T.D.M. : Il ne faut pas oublier que la langue est déjà un obstacle important. Il y a aussi évidemment tout le poids de l'histoire institutionnelle qui n'est pas à négliger. Il est évident qu'on ne va pas demander des subsides à la Communauté flamande pour faire des choses en Wallonie. Il est sans doute trop tôt pour envisager ce type d'échanges culturels. Ce que personnellement je regrette beaucoup parce qu'il y a beaucoup de choses intéressantes qui se passent en Wallonie. Les échanges restent plutôt du ressort des initiatives personnelles. Par exemple, je suis ami avec Pierre Vreven et de ce fait, des groupes flamands seront présents dans la Boutik Rock cette année. Les choses viendront des acteurs sur le terrain. Pour nous la Wallonie reste une terre largement inconnue. On a du mal à voir où se trouvent les endroits intéressants pour la musique.

@: Vu de Flandre, quel regard porte-t-on sur la scène rock francophone ?

T.D.M. : Pour le grand public, il faut reconnaître que les groupes wallons ou bruxellois restent largement méconnus. J'ai moi-même été surpris que le concert de Girls in Hawaii, Ghinzu et Mud Flow à l'AB soit «sold out». Pour un public plus spécialisé, les groupes commencent à être connus : cette génération de musiciens pop et rock wallons possède vraiment beaucoup de talents. Ce qui serait intéressant, c'est par exemple que des groupes wallons puissent faire les premières parties en Flandre et inversement.

@: Quelles seraient selon vous les spécificités du rock «wallon» ?

T.D.M. : Ce qui est typique, c'est que la Wallonie a souvent produit des groupes très excentriques, un peu «extrêmes» ou hors limites. Il y a pas mal de groupes qui étaient ou sont décalés voire anachroniques, par exemple des groupes au style années 80 dans les années 90. La tendance actuelle confirme clairement que le nombre de groupes intéressants a nettement augmenté. Cela fait deux ans que je participe au Jury du Concours Circuit et je suis chaque fois étonné par la qualité de certains groupes.

@: Du côté flamand, comment pourrait-on décrire l'évolution du rock ces dix dernières années ?

T.D.M. : L'évolution est très parallèle à ce qui s'est produit en Wallonie, même si on a fait le pas en avant plus tôt qu'au Sud. Avant on avait des groupes qui étaient des «copies» de groupes internationaux. L'événement le plus important a été évidemment l'apparition de deUS, qui a montré aux groupes belges qu'on pouvait atteindre une très grande qualité. Si dans vingt ans, quelqu'un étudie le mouvement rock flamand, il ne pourra pas faire abstraction de ce phénomène.

@: Pouvez-vous me décrire la situation du rock par rapport aux médias radio et télé en Flandre ?

T.D.M. : La radio qui traite de tout ce qui est pop et rock, c'est Studio Brussel. On peut discuter du style de Studio Brussel, mais c'est une radio qu'on nous envie à l'étranger. C'est comparable au travail de Radio 21. Ils passent beaucoup de musique issue de Flandre. Ils ont une émission où l'on présente des maquettes de nouveaux artistes au grand public. En télé, il y a Jim TV, qui soutient fort les talents locaux. Ils ont notamment une émission qui s'appelle «Pulse the rythm», qui est dédiée aux talents émergents. Le paysage médiatique est donc suffisamment varié pour permettre à chacun de s'exprimer. La seule chose que l'on puisse regretter, c'est que la VRT (chaîne publique flamande) ne possède pas de programme spécifique à ce genre de musique.

www.poppunt.be

REPRISES

Saluons l'arrivée du nouveau Le Monde 2. La couverture est consacrée à une émouvante photo de Arundhati Roy. Ecrivaine engagée aux côtés des altermondialistes, elle a pris parti de façon active au Forum social mondial qui s'est tenu à Mumbai (ex-Bombay). Elle expose sa révolte contre l'ordre économique et social international injuste et néfaste et rappelle sa joie d'avoir obtenu le Booker Prize pour son roman Le Dieu des petits riens qui « équilibre à un rejet radical du système indien. Jamais personne n'avait décrit une telle relation entre une femme et un intouchable » selon une universitaire indienne.

Un portfolio nous offre de superbes clichés du photographe suisse René Burri qui a couvert pour l'agence Magma les plus grands événements de la seconde moitié du XXème siècle. Bonne chance à cet hebdo qui désormais accompagne Le Monde du dimanche-lundi.

L'année 2004 connaîtra une renaissance attendue. Celle de l'Opéra international, mensuel d'art lyrique qui, durant vingt-cinq ans a relevé le parti de l'internationalisation de l'opéra et tenté de répondre aux multiples exigences du lecteur qui attend le divertissement et « les clés pour entrer dans un univers d'une richesse infinie ». Roland Le Néel, directeur de la publication, nous promet pour février 2004 une nouvelle formule qui, dans le respect de la continuité, offrira « culture et plaisir, les deux maîtres-mots pour vivre ensemble la passion de l'opéra ».

En attendant, penchons-nous sur le travail du compositeur Michaël Levinas qui se confronte à une œuvre littéraire singulière : Les Nègres de Jean Genet. Il s'agit du troisième opéra de Levinas. Les Nègres sera monté à Lyon, mis en scène par Stanislas Nordey. « J'ai toujours entendu dans la musique une vocalité. Je crois entretenir avec la voix des relations privilégiées. Ma préoccupation sur les rapports entre le son instrumental, le corps et le timbre est peut-être l'une des origines de mon écriture d'opéra ». L'entretien accordé par le compositeur à Bruno Serrou nous promène à travers les difficultés de l'entreprise engendrées par la nature véritablement théâtrale des Nègres. En effet, la composition doit rendre compte des différentes strates du texte tout en ouvrant les questions de la modernité et du classicisme de la langue, des rapports de la percussion avec les moments « tambourinés » du langage de Genet. Albert Dichey, éditeur de Jean Genet dans la collection de la Pléiade, donne un interview dans ce même numéro où il nous apprend que Pierre Boulez et Jean Genet ont collaboré en vue d'une œuvre que Patrice Chéreau devait mettre en scène et à laquelle la mort de l'écrivain a brutalement mis fin.

« Fantaisie, humour, apparitions télévisées »... Bref, tout serait-il normal dans le royaume de Debbouze ? Oui et non ! Nous retrouvons Jamel dans une multitude d'entretiens et de portraits. Ceux de Rolling Stones et d'Afrique magazine sont (d)étonnants de vérité et de sincérité. Né à Paris en 1975, Jamel Debbouze se retrouve en banlieue à Trappes où « il en a bavé ». Enfant révolté, intelligent mais cancre car désabusé devant la vie qui lui est promise. Une vie orientée vers le bio-service qui n'est pas comme on pourrait le croire un travail qualifié de chimiste mais bien le destin ingrat des nettoyeurs de grandes surfaces ! Jamel sera sauvé par l'impro où il excelle. « C'était la première fois de ma vie que l'on me disait « c'est bien » ! Le voilà sur les rails. En 1992, il tourne avec Nabil Ayouch avant de débarquer en 1997, sur Canal + où il animera Le Cinéma de Jamel. 2001, c'est le succès du Fabuleux destin d'Amélie Poulain, qui prépare le triomphe d'Astérix, Mission Cléopâtre. En 2004, Jamel lance son « 100% Debbouze ». Spectacle rempli de ruses, de rires et de fureur. L'enfant défavorisé devenu millionnaire n'organise nullement sa revanche sur la vie. Il s'élève contre les récentes dispositions sécuritaires prises en France et qui visent surtout les jeunes dans les banlieues et prévient : « on ne leur donne rien, il ne faut pas s'étonner que l'abcès de la France soient les cités et les ghettos. A force de parquer les gens, on crée des frustrés ». Rien cependant n'entame l'optimisme et la détermination de cet artiste hors commun. « Quand j'ai perdu mon bras (à 14

ans), j'ai très vite oublié cet handicap. Je me suis dit : « C'est comme ça, et pas autrement, il faut donc avancer ». A lire dans Afrique Magazine n° 220 et dans Rolling Stones n° 014.

Il y a des cadeaux qui exigent une date, un cérémonial bref un rituel pour être échangés. Ainsi on attend les anniversaires ou les fins d'années. D'autres en revanche sont rebelles et s'imposent à tout moment. Faites(-vous) plaisir, offrez(-vous) De la littérature d'Umberto Eco. Quel bonheur de suivre Eco à travers ses lectures promenades de Nerval, Joyce, Borgès, Manzoni, Proust ou Flaubert... Les relations d'Eco avec les maîtres ne sont jamais de révérence ou de sujétion, dès lors De la littérature serait plus un panorama personnel qu'un Panthéon littéraire. « Une lecture des œuvres littéraires nous oblige à un exercice de fidélité et de respect dans la liberté de l'interprétation » reconnaît Eco avant de nous prévenir contre « une dangereuse hérésie critique, typique de notre époque, selon laquelle on peut faire tout ce que l'on veut d'une œuvre littéraire, et y lire tout ce que nos impulsions les plus incontrôlables nous suggèrent » !

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à une confession : « en tant qu'auteur d'œuvres narratives, je suis un sujet plutôt anormal ». Nous voilà avertis et dans la foulée, Eco nous explique comment il écrit !

Cette vingtaine de chapitres nous enchantent littéralement. S'y déploie une intelligence jubilatoire, passionnée qui transforme toute lecture en bonheur.

De la littérature est paru chez Grasset.

Ali Serghini

éducation permanente
littérature
musique
théâtre
cinéma
arts plastiques
danse
création

0800 20 000
Ministère de la
Communauté française
www.cfwb.be

LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

soutient la création et la diffusion de la littérature, la musique, le théâtre, le cinéma, les arts plastiques, la danse, l'éducation permanente des jeunes et des adultes.

Elle promeut la culture sous ses formes les plus diverses à Bruxelles comme en Wallonie et affirme ainsi l'identité des belges francophones.

@-croches

est une revue publiée par le Conseil de la Musique de la Communauté française Wallonie-Bruxelles et réalisée avec l'aide du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles.

Le Conseil de la Musique en quelques mots

Informier, promouvoir, conseiller, tels sont en résumé les mandats de l'action du Conseil de la Musique. Pour ce faire, le Conseil dispose de différents outils :

- Les publications (Guide de la Musique, guide des stages et ateliers musicaux, tudes diverses).
- Le site internet : www.conseildelamusique.be, permet de retrouver très aisément toute l'actualité du Conseil, ainsi qu'un catalogue d'artistes récemment mis jour.
- La cadence et la durée de la musique, accessibles à la Maison des Musiques.

Par ailleurs, le Conseil de la Musique organise chaque année autour du 21 juin, la Fête de la Musique, qui constitue l'événement phare de la saison et permet au public le plus large de se retrouver autour des artistes issus de la Communauté française.

Le Conseil de la Musique propose également une série d'autres rendez-vous incontournables, tels que le Concours Musique la Française, le Cycle Autour de Midi, le festival 'Nocturnes caustiques', ainsi que la nouvelle scène classique.

En résumé, le Conseil de la Musique constitue la fois un pôle d'information incontournable, un promoteur d'activités musicales couvrant tous les styles musicaux et un concentré de dynamisme au service des acteurs de la scène musicale en Communauté française.

Lieux de distribution d'@-croches

La Maison des Musiques - Le Botanique - Le Palais des Beaux-Arts - Les Galeries Aremberg - L'Actor's Studio - La Samaritaine - Le Théâtre Royal du Parc - Le Théâtre Royal de la Monnaie - Le Beursschouwburg - Le Lunatheater - Le Théâtre Varia - Le Théâtre National de Belgique - Les Halles de Scharbeek - Le Théâtre de la Vie - Le Théâtre de Poche - Le Théâtre Marni - Le Théâtre de la Balsamine - L'Ancienne Belgique - Le Public - L'Aventure - Le Cinéma Vendôme - Nova - Le Théâtre en Liberté - Les Conservatoires Royaux de Musique de Bruxelles, de Liège et de Mons - La Médiathèque de la Communauté française de Bruxelles, d'Uccle, de l'ULB, de Woluwé-Saint-Pierre, de Liège, de Namur, de Mons - Le Grand Théâtre de Namur - L'Opéra Royal de Wallonie - L'Université de Liège - La FUCAM - Les Facultés ND de Namur ...

Editeur responsable

Georges Dumortier
Conseil de la Musique c/o Le Botanique
Rue Royale 236
B-1210 Bruxelles
Tél : +32(0)2.209.10.90
Fax : +32(0)2.218.48.09

Coordination

David Dehard
Tél : +32(0)2.550.13.25
Alain Goldschmidt
Tél : +32(0)2.550.13.38
Fax : +32(0)2.550.13.27

Ont collaboré à ce numéro :

Benoit Dessauzy
Michi Hiro Tamai
Ali Serghini

e-mail

acroches@conseildelamusique.be

Site

www.conseildelamusique.be